Michel Barrios

LE PASSEUR

Le passeur

Michel Barrios

Œuvre publiée sous licence Creative Commons by-nc-nd 3.0

En lecture libre sur Atramenta.net

Nous n'irons plus au bois

C'était une année à champignons.

Une année exceptionnelle, un vrai cadeau des dieux. Plus d'un fut pris de court, parmi les arpenteurs de bois. La chose fut d'abord tenue secrète. Seuls quelques dénicheurs invétérés profitèrent de l'aubaine, à la mi-juillet. Mais le secret ne tint pas une semaine. La rumeur se répandit au début du mois d'août, à travers le pays.

Les cèpes.

Un été chaud, des pluies abondantes, puis du soleil encore. Une conjonction parfaite. Les plus véloces furent les estivants. La ruée, dès que l'un d'eux eut vent de la nouvelle. S'égayèrent sous les arbres, le nez dans la mousse. Une fin de vacances passionnante...

Pour une fois, on allait damer le pion aux gens du cru.

- Parce que les gens du cru, hein ? Qu'est-ce qu'ils font ? Quand vient la saison, ils y vont aux

champignons, va ! Cinq jours par semaine ! Ils prennent tout ! Pendant qu'on se morfond en ville ... les salauds.

- Et quand on arrive le samedi, on ne trouve que ceux qu'ils ont laissés. Les rescapés ! Les inaccessibles ! Les bouffés aux vers !

- Les gens du cru, ça connaît les coins, va. Et ça a l'œil perçant. Ah ! Peuvent se plaindre, avec leurs congélateurs bourrés jusqu'à la gueule !

Mais cette année-là, comble de bonheur, les champignons étaient en avance ...

et les autochtones encore aux foins. Les estivants n'étaient pas partis, les cèpes arrivaient.

Les premiers se précipitèrent sur les seconds. Normal.

Le plaisir du ramasseur citadin est double. Bonheur néolithique d'abord : le Cro-Magnon qui somnole en chacun de nous mange le fruit de sa cueillette. Des champignons qu'on a débusqués, traqués, ramassés soi-même. Ramener à la grotte le repas de la tribu. D'autant plus succulent qu'il fut enlevé à la barbe des autres clans.

Et puis la satisfaction de raconter aux voisins de palier, au retour des vacances. De ne rien oublier des péripéties de la chasse ; de détailler complaisamment la taille, la fermeté des pièces ; de s'attarder sur le poids des paniers ; de laisser soupçonner sa connaissance géographique des lieux de pousse ; de disserter longuement sur le goût incomparable de ces

"produits-naturels-qui-nous-font-tant-défaut". Pour voir les voisins de palier en baver d'envie. Leur faire rentrer la Costa Brava dans la gorge. Touristes, va ! Une ventrée de cèpes, cher ami. Oui, oui, jusque là ... Sans compter qu'on a fait des conserves. Évidemment, nous, on connaît les endroits. Pensez, depuis le temps qu'on y va, on est pratiquement du pays.

Les bois connurent donc, cette année-là, des moments de gloire. Les estivants, fouillant à tort et à travers, remplissaient quand même des paniers. Une orgie. A s'en faire péter les boyaux. La fête du cryptogame.

Fin août.

Une deuxième vague émergea de terre, plus drue encore.

Des cèpes énormes, fermes. Les gens du pays s'en donnaient maintenant à cœur joie. Et il y en avait toujours.

Une saison somptueuse.

La contrée entière fut bientôt saisie d'une frénésie mycologique. Le cèpe devenait le centre de toutes les conversations. Les congélateurs débordaient ; chaque maison avait son armée de bocaux. On mangeait des cèpes à en être gavés ...

Début septembre, nouvelle offensive.

Ça poussait partout. Une vraie folie, les gens venaient de loin. Une poussée pareille, c'était du jamais vu. A l'école, aux champs, à l'atelier, au café ou à la messe, on discutait champignons.

Au marché du chef-lieu, les cours s'effondraient.

Et on ramassait, on ramassait. On stérilisait, on faisait sécher, on congelait à tour de bras. Ça poussait toujours. Les maisons, les villages étaient pleins de l'odeur des cèpes. On fut bien obligé de s'arrêter faute de place. Quelques acharnés insistaient encore, pour aller vendre au loin.

Les premiers week-ends de septembre, les résidents secondaires se ruèrent à leur tour dans les bois. Dès l'aube. Avoir leur part de cette manne. Ils se vautrèrent dans les champignons, invitèrent des amis aux bacchanales sylvestres. Ils repartaient le dimanche, repus, le coffre surchargé. Mais bientôt ils s'essoufflèrent aussi. Ils avaient des conserves pour longtemps, dans l'appartement devenu trop petit.

Abondance de biens ne nuit pas. Mais trop, c'est trop.

Les cèpes poussaient toujours.

Une société mycologique de Toulouse vint étudier le phénomène et ne put rien expliquer. Les experts bafouillèrent qu'une telle prolifération ne s'était jamais vue, aussi loin qu'on remonte dans les annales. Inexplicable.

Les habitants du canton avaient fait une fantastique cure de champignons. Une débauche absolue. Mais désormais, ils ne pouvaient en apercevoir un sans avoir l'estomac soulevé. A en être malades. Saturés.

Mi-septembre.

On abandonna définitivement la cueillette. Plus de place. Et dégoûté pour un temps d'en avoir trop mangé, trop préparé, trop ramassé. Ils poussaient toujours.

20 septembre. Ganties, canton d'Aspet.

Les bois désertés sont tapissés de cèpes. Incapables de les contenir, les arbres les laissent échapper. Des cèpes commencent à pousser dans les prés en lisière. Même constatation dans les autres villages du canton.

22 septembre.

De gros cèpes émergent dans les champs labourés.

25 septembre.

Les talus, au bord des routes, sont envahis de champignons. De magnifiques spécimens. La population, écœurée, fait mine de les ignorer.

27 septembre.

Des boursouflures apparaissent sur le goudron.

Le soir, les cèpes ont percé. Toutes les routes du canton sont concernées.

28 septembre.

A grands coups de faux, les habitants inquiets dégagent leurs jardins. Les Ponts et Chaussées répandent un produit spécial sur les routes, sans résultat apparent. La circulation est perturbée, les

municipalités s'alarment.

29 septembre, Ganties.

La cour de l'école est un carré de cèpes. A la récréation, corvée de nettoyage. Une deuxième pousse a lieu entre midi et quatorze heures. Le maître donne congé.

29 septembre. 18 heures, heure locale.

Rapport des maires d'une dizaine de villages : dans plusieurs maisons de hameaux isolés, de gros cèpes ont poussé entre les lames du plancher. Les gens s'affolent.

29 septembre. 20 heures, heure locale.

Les maisons au cœur des villages sont atteintes à leur tour. Le chef-lieu de canton est touché.

29 septembre. 23 heures 30.

Panne générale d'électricité. Des champignons ont poussé dans les transformateurs, provoquant un court-circuit. Dans les maisons, à la lumière des bougies, les sols carrelés commencent à se boursoufler.

30 septembre.

Au chef-lieu, 7 heures du matin.

Dans sa chambre du premier étage, Jean-Baptiste se

réveille. Il a passé une mauvaise nuit, nuit de cauchemars. A cause des champignons qui, hier, ont fait péter le carrelage, en bas, dans la cuisine. A cause de l'angoisse qui étreint maintenant tout le pays. Jean-Baptiste, dans son pyjama de flanelle bleue froissé d'inquiétude, repousse les couvertures.

Et là, il a un haut-le-cœur.

En découvrant le champignon poussé sur sa jambe gauche.

Un petit cèpe.

Le premier.

La source

- Ça y est, annonça monsieur le maire. La Société des Eaux Minérales a acheté la concession de la source.

Un murmure de satisfaction gourmande courut autour de la table du conseil municipal.

- Et pour la station thermale ? questionna le conseiller-cafetier.

- Ça n'a pas été facile. De vrais requins. Ces bougres-là voulaient tout avoir. Les sacrés comédiens ! Trois fois, une grande colère leur a décollé le cul de la chaise et trois fois, ils sont revenus s'asseoir pour négocier encore. Moi, je laissais venir, tout doucement... Elle leur plaisait trop, la source... Une rude affaire qui m'a pris presque quatre heures, mais je crois que j'ai fait pour le mieux.

Autour de la table du conseil municipal, les têtes se penchèrent :

- La Société vendra l'eau qu'elle embouteillera, reprit

le maire. En outre, elle touchera des dividendes sur celle qui se boira sur place. Et la commune s'occupera du reste : accueil des curistes, soins, hébergement, loisirs... Un morceau de choix si nous savons nous débrouiller.

Le conseiller-pharmacien et le conseiller-artisan maçon approuvèrent du chef, sentencieusement.

Les yeux du conseiller-agriculteur-aisé brillèrent un instant sous la broussaille des sourcils.

Le conseiller-épicier se cala plus confortablement sur sa chaise.

La source coulait au pied de la colline depuis l'éternité. Les Romains, ces arpenteurs d'univers, l'avaient déjà découverte. Redécouverte plutôt. Car les Gaulois, s'ils buvaient dru, ne dédaignaient pas les bains dans ces eaux aux vertus curatives. Au Moyen Age, on venait de loin boire l'eau qui "nettoyait les boyaux" et la source, recueillie dans un petit bassin, rendait alors souplesse aux corps rongés par l'âge ou la maladie.

Une tentative d'exploitation au siècle dernier avait amené une prospérité passagère. Le village vivait alors au gré des fêtes et des folies qui ponctuaient la vie thermale.

C'est en tout cas ce qu'avait raconté le conseiller-instituteur-qui-n'avait-pas-trop-d'élèves et qui semblait regretter ce temps-là. Un temps où les maîtres ne risquaient pas d'être mutés par manque

d'effectif. Le bon temps de l'instituteur-institution.

Mais les années folles s'assagirent, les lampions s'éteignirent... et puis ce fut l'oubli.

Le premier qui pensa à transmuter l'eau en or fut le conseiller-cafetier.

L'idée lui vint en voyant tous ces gens qui allaient à la source.

Et qui emportaient de l'eau.

Pour la boire.

Gratuitement.

L'idée fit son chemin. On en parla au conseil municipal.

Et le conseiller-cafetier pensa à l' Hôtel-Bar-Restaurant qu'il pourrait construire,

le conseiller-pharmacien à l' Établissement de Soins qu'il pourrait diriger,

le conseiller-agriculteur-aisé à tous ces terrains qui deviendraient constructibles,

le conseiller-artisan maçon à tous ces édifices qu'il faudrait bâtir,

le conseiller-épicier à ce supermarché dont on aurait besoin.

Et le conseiller-instituteur à cet afflux d'élèves qui ne

manquerait pas d'en résulter.

Bref. Chacun pensa qu'il fallait sauver la commune qui périclitait.

On contacta la Société des Eaux Minérales. On négocia. On marchanda. On partagea. L'un vendrait l'eau, l'autre vendrait le hanap.

Le projet fut rondement mené : analyse de l'eau, permis de construire, contrats avec la Société, plans, autorisations diverses. La Société, de son côté, construisit une usine d'embouteillage ultra-moderne. Elle fit une campagne publicitaire dont on entendit parler longtemps.

Autour de la table du conseil municipal,

des têtes de nababs poussaient sous les bérets. Monsieur le maire ronronnait d'une voix feutrée de Directeur de Station Thermale.

Et le cafetier eut son hôtel,

le pharmacien ses baignoires,

le maçon son armée d'ouvriers.

L'épicier eut son supermarché.

L'agriculteur aisé mais avisé

attendait que les prix du foncier

montent encore un peu.

L'instituteur ne songeait plus à déménager.

Bref. Chacun se dit que la commune était sauvée.

Le jour de l'inauguration, les pompiers et les majorettes marchaient devant.

Puis venait l' Harmonie municipale.

Elle précédait messieurs le maire et le sous-préfet, suivis de tout le conseil municipal.

Les enfants de l'école se rangeaient derrière.

Le village entier fermait la marche.

Arrivés devant l' ÉTABLISSEMENT THERMAL MUNICIPAL flambant neuf, pompiers et majorettes firent une haie d'honneur. Le sous-préfet descendit les marches qui conduisaient à la source et s'approcha du ruban, un beau ruban tricolore tendu au pied de l'escalier.

Le maire lui présenta les ciseaux sur un petit coussin de velours rouge.

Le sous-préfet prit les ciseaux de la main droite et le ruban de l'autre main. Il s'apprêta, tout sourire, à couper délicatement le tissu.

Mais il resta tout nigaud, bouche et ciseaux ouverts.

L'eau ne coulait plus, la source était tarie.

Saint-Hubert, priez pour nous

En principe, ça ne devrait pas rater.

La battue avait été organisée de main de maître. La machine à tuer parfaite. Mise au point par le Vieux, pour tout dire.

Le Vieux était sans conteste le plus malin et le plus capable d'entre eux. Une habileté à prévoir l'imprévu qui sentait la longue habitude. Il forçait le respect par sa façon de deviner le gibier. La chasse chevillée au corps.

Les autres ne s'y trompaient pas : le Vieux, c'était une assurance de succès. L'ennui, c'est qu'il n'aimait pas la chasse en groupe. Il préférait partir en solitaire. Se méfiait des troupes aussi impatientes que bruyantes. Des chasseurs plus rapides de langue que d'oreille. Se tenait éloigné de ceux dont le hasard est l'arme favorite.

Un sage, le Vieux.

La chasse, pour lui, était une passion qui se vivait à deux, le chasseur et le chassé. Une longue traque tissée de ruses et de patience. Il tuait, mais seulement quand il avait tiré tout le suc de la poursuite. Ça pouvait prendre des heures.

Il jouait au chat et à la souris. Et jamais la souris n'avait échappé au jeu.

Mais pour l'embarquer dans une battue, c'était la croix et la bannière.

Il avait d'abord refusé. On avait insisté. La déception qu'il lut dans les regards le fit hésiter. Il est flatteur d'être prié, même pour un vieux bougon.

Il passa la troupe en revue, d'un air dubitatif. Ses petits yeux vifs plongeaient dans les yeux de chacun. Son examen l'amena à penser que son aide ne serait pas de trop. Ça ne doute de rien, ces jeunots, ça va chasser comme on va aux châtaignes. Têtes de moineaux, va ! Bon. Pour une fois ...

Dans le fond, il ne lui déplaisait pas de montrer aux jeunes ce qu'était la chasse. La vraie, celle qu'on prépare et qui réserve les plus grandes joies. Faut bien transmettre un peu de son savoir, de temps en temps.

Alors il avait accepté, gardant son air sceptique. Mais à condition qu'on lui laisse mener l'affaire à sa guise. Il préparerait la battue. Il assignerait son rôle à chacun. C'est une chose sérieuse, que diable !

Il allait leur montrer comment on tue à coup sûr. Ils regarderaient, obéiraient ... et apprendraient.

Qu'il ne les ait pas dans les pattes pour tout lui flanquer par terre ! Pas d'initiatives malheureuses ou alors ...!

La troupe, soulagée, grogna son approbation satisfaite.

Avec le Vieux, la cause était entendue : ce serait une bonne battue.

A présent, chacun était à son poste, sachant ce qu'il avait à faire.

Pour l'instant, attendre. Attendre encore. C'est le plus difficile quand on a des fourmis d'espace. Mais le Vieux avait été formel : toi, là... toi, ici ... Un œil infaillible pour choisir les meilleurs endroits. Le piège mortel s'était construit sans défaut. Une belle leçon de stratégie pour ces jeunes. De modestie aussi : ne jamais se croire plus malin ou plus rapide que le gibier. Il a des ruses innombrables, qui surprennent le plus finaud. Une bonne chasse, c'est d'abord un bon plan de bataille. Ainsi avait-il réglé tous les détails, choisi son terrain, prévu le déroulement. Les autres l'observaient, confiants.

Un fameux capitaine, le Vieux.

Sa minutieuse organisation montrait à la fois son amour de la chasse bien faite et sa confiance limitée dans le tempérament intempestif de ses troupes. N'était jamais rentré bredouille, le Vieux. Il n'allait pas commencer aujourd'hui, à cause de quelques jeunots sans expérience, dont le tableau de chasse tiendrait sur une feuille de châtaignier ! Tuer, tuer,

d'accord ! Mais pas n'importe comment ! Sinon, on ne tue que le temps. Ça s'apprend la chasse, que diable ! Et d'abord en prenant un poste. Pour y rester, immobile, à attendre.

La patience est la première arme du chasseur.

N'empêche qu'il s'était réservé la traque, le Vieux ! La meilleure place.

Ils apprenaient, soit. Mais ils auraient bien aimé brûler les étapes. Vieil égoïste, va !

Seulement, comme les autres fois, ils n'avaient pas très bien réussi ...

valait mieux en passer par là.

Au fond, il avait raison, le Vieux. Apprendre d'abord à se maîtriser et à connaître le gibier. A le deviner pour tuer à coup sûr.

Car c'était ça leur problème : l'impatience de tuer. Ils avaient beau y penser avant, ils avaient trop envie de tuer. Ils négligeaient certains paramètres, les réactions imprévisibles de la proie. Sans expérience, on n'est jamais sûr à la chasse. On tente de tout fignoler, bien réfléchi, bien préparé... et paf ! Le grain de sable. Le beau piège se referme sur le vide. Le gibier trouve une faille dans le dispositif : un chasseur inattentif, trop impatient, ou trop éloigné de son voisin, ou un autre qui a quitté sa place ... et il s'engouffre dans le trou. Il est malin, le bougre. Il sent d'instinct l'endroit où il peut s'échapper.

En ont-ils manqué comme ça !

Mais cette fois, pas de problème. Avec le Vieux comme mentor, ça devenait facile. On attend et on tue. Il avait repéré les traces auparavant, et savait précisément les points d'eau, les lieux de gîte. Il avait parcouru la forêt de long en large, reconnu les endroits de passage. Il lisait les habitudes du gibier dans le livre du sous-bois, pouvait prédire à cet instant où il se trouvait, à peu de choses près.

Un fameux chasseur, le Vieux.

Tout le monde en était persuadé, la chasse serait bonne.

L'affût en paraissait moins long.

La forêt toute proche se faisait aguichante. Redoublant de senteurs et de couleurs opulentes pour mieux vous tenter. Elle offrait en cette saison un spectacle qui régalait les yeux. Qui donnait des envies de trousser la diablesse. De s'enfoncer en elle. De fouiller son odeur forte, à la recherche du plaisir.

A la recherche de la mort.

Tuer bientôt. La forêt leur livrerait le sang, tout à l'heure. Quand le Vieux aurait débusqué le gibier. Et la forêt complice assisterait au sacrifice, frissonnante d'une chaleur perverse. La mort, pour elle, est signe de résurrection. Pourrir pour que l'humus éclate de vie nouvelle. Plus forte, plus drue qu' auparavant.

Tuer pour que le sang se régénère.

Attendre encore. Alors que l'échine anticipe le frisson. Se calmer surtout. Ne pas répondre à l'appel des arbres.

Se calmer si l'on veut voir couler le sang.

Il est calme le Vieux, et il tue.

A chaque fois.

Les regards languissaient sur le patchwork de la colline que la forêt enveloppait. Un camaïeu de bruns, avec de tenaces carrés de vert sapin. Et la somptuosité des jaunes, des rouges, la brillance des mauves, le tout cousu par l'entrelac des branches nues. La forêt installait sa couverture d'automne, et s'étirait d'aise sous la brise légère du début d'après-midi. Le soleil, magnanime, se prélassait sur le pays, caressant son domaine d'une main apaisante.

Caresse d'amant qui va partir bientôt. Bon de sentir sa chaleur sur l'immobilité du dos. Soleil complice qui voulait assister à la fête du sang. Les Augures étaient décidément favorables.

Les sous-bois devaient être crissant de feuilles et de châtaignes. L'odeur d'humus vous monte à la tête, mêlée aux senteurs d'écorces et de champignons. Et la mousse humide qui part à l'assaut des souches, les fougères rêches cachant des trésors, le craquement sec des brindilles. Ça casse net, une brindille, avec un petit bruit définitif. Ça s'entend de loin, à travers les troncs. C'est la toile d'araignée du gibier, le bois mort.

La colline était cernée. Pas un endroit où s'échapper.

Le Vieux avait bien fait les choses. Le gibier viendra immanquablement buter dans la minuscule combe, là, au pied des premiers châtaigniers. Là où le piège l'attendait. Un vrai carton. Imparable. Ce matin, vers les dix heures, quand tout le monde fut placé, le Vieux prit la piste.

Un rabatteur de première, le Vieux.

Il vous menait sa proie comme au bout d'une corde. A l'endroit précis où il voulait. De temps en temps, il lui donnait du mou, histoire de lui laisser croire qu'elle avait le choix. Et quand elle recommençait à espérer, hop ! Il intervenait. Sans insister. Juste pour remettre sur le bon chemin. La traque finissait toujours où le Vieux l'avait décidé.

Patience, avait-il grogné avant de partir.

C'est le maître-mot.

Patience et immobilité.

Attendre et attendre encore le moment de tuer. Ils attendaient, maîtrisant leur impatience.

Ils sentirent d'un coup que l'instant approchait. A cause du nouveau silence, à cause de la forêt qui s'arrêtait de respirer, tendue. Une onde électrique courut sur la peau, les muscles frissonnèrent.

L'affût, c'est déjà le plaisir. Les caresses préliminaires de l'amour. La volupté d'attendre un plaisir plus intense encore, qui touche à l'extase.

Et puis l'explosion.

La bête libérée d'un coup.

Faire surgir la mort la plus soudaine, la plus inéluctable.

Ne pas rater, surtout.

Les têtes se vident et les cœurs s'accélèrent. Vite, plus vite. De grandes giclées, le cœur. Pour faire place au supplément de sang. A tout ce sang qui vient d'une vie qui s'en va. Remplir ses vides du sang qui va couler, celui qu'on va faire couler. Étancher cette soif qui vous mord les entrailles. Tuer, tuer, pour exploser de joie !

Quelle jouissance dans le dernier sursaut !

Quelle puissance qui vous submerge !

Trop brève, d'ailleurs, pour une si longue attente. On recommencera.

Attention. Des bruits au sommet de la colline.

Le corps se raidit, l'oreille se tend.

Le Vieux a bien mené son affaire, quoiqu'un peu longue aujourd'hui. Le vieux briscard a peut-être fait durer le plaisir, pour les faire baver d'impatience. Ou alors un gibier difficile, de ceux qui essaient mille ruses. Mais avec ce traqueur-là, il n'avait pas une chance.

S'agit pas de le laisser échapper, maintenant... Les bruits deviennent plus distincts mais la forêt, sadique,

garde le secret. Les yeux fouillent le sous-bois, la bouche se mouille. Et le cœur qui démarre.

Déjà le plaisir.

Tuer, ça va être le moment.

Une affaire de secondes.

La vague délicieuse tout au long du dos, qui se fait volupté dans le creux des reins.

Tuer ... tuer ...

Un bruit fou de branches brisées. La course désespérée dégringole la pente. Le goût du sang arrive dans les muqueuses, déjà, à l'avance.

Tuer ... tuer ...

Il est aux abois, il sait qu'il va mourir.

Le plaisir, plus grand encore, de tenir cette vie en son pouvoir. De trancher le fil au moment choisi, à l'instant décidé. Seule l'épouvante le fait courir encore et donne un sursaut à sa fuite éperdue.

Tuer ... tuer ...

La peur. C'est la peur qui craque dans le bois. Et les craquements ininterrompus ont dévalé jusqu'en bas. Jusqu'à la lisière.

Tuer ... tuer ...

Le piège est là, autour de la combe.

Invisible dans les fourrés. Mais gonflé par la montée du plaisir imminent.

Ça y est !

Les yeux fous de terreur apparaissent au soleil, entre les derniers châtaigniers.

Tuer ... tuer ...

La proie cherche encore inconsciemment un espoir de survie. Peut-être dans cette combe vide ? Vite, le bruit de mort est juste derrière. Le Vieux.

Et l'homme, hagard, chemise en lambeaux, reprit sa course. Le vieux solitaire, qui le traquait, déboucha à son tour au soleil. Il grogna.

C'est à ce moment précis que les sangliers, en poste depuis dix heures ce matin, bondirent.

Tous ensemble.

Comme prévu.

L'homme, épuisé, n'avait aucune chance.

Il n'en avait aucune de toute façon.

Il se laissa tomber.

La neige

Les ruines de Medina Azahara, près de Cordoue, dans la province d'Andalousie, au sud de l'Espagne.

Medina Azahara fut construite au X° siècle par Abderraman III, calife de Cordoue. Elle abritait son palais et sa cour. Bâtie en terrasses, parsemée de jardins, tout était grandiose dans l'enceinte de cette ville arabe de 12 000 habitants. Les restes pleins de grâce des chapiteaux de marbre, des peintures, des lambris, des arcades et des colonnes prouvent encore combien le calife avait voulu sa ville magnifique.

L'histoire raconte qu'il l'a fondée pour son épouse favorite, la belle Zahara.

Medina-at-Zahara, la ville de Zahara. Devenue aujourd'hui Medina Azahara...

Zahara, la belle Zahara venait de Grenade. Et elle s'ennuyait un peu malgré la magnificence de la ville bâtie pour elle. Le calife avait beau la combler de cadeaux, organiser des fêtes, elle languissait parfois de son pays. Au désespoir d'Abderraman qui la couvait d'un amour fou. Qui ne savait quoi inventer

pour un sourire de sa belle. Tous les jardins, toutes les fleurs, tous les palais et tous les marbres, les parfums délicats et les étoffes rares, les jets d'eau et les meubles précieux, il les lui offrait avant même qu'elle en ait l'envie.

A l'affût d'un bonheur qu'il pourrait lire dans ses yeux.

Mais Zahara remerciait, accordait un regard, et retombait dans sa langueur.

- Dis-moi ce qui te rendrait heureuse, supplia un jour le calife.

Que te manque-t-il ici ? Dis-le moi et je te l'apporte !

- Rien, mon maître. Il ne me manque rien que tu puisses donner. Mais j'ai parfois envie de revoir les montagnes de Grenade. La neige. La neige blanche de la Sierra Nevada... Il n'y a pas de neige ici.

Abderraman convoqua aussitôt ses géographes, ses mathématiciens, ses capitaines, ses alchimistes. Aucun ne put résoudre ce problème. Il neige rarement sur la Sierra Morena du pays de Cordoue...

Le calife était consterné.

Il fit couper la tête à tous ces incapables, sans que cela n'atténue en rien son désespoir.

Il se traînait comme une âme en peine dans les jardins d'Allah entourant le palais. Il promit des montagnes d'or à qui apporterait la neige, fit dire des milliers de prières.

Sans résultat.

La solution lui vint un matin, par un vieux jardinier du palais qui avait demandé audience.

Dès le lendemain, il ordonna que toutes les collines environnant la ville soient plantées d'amandiers. Des milliers et des milliers d'arbres, jusqu' à l'horizon. Tout autour, partout.

Une gigantesque plantation qui occupa tous les habitants pendant des mois.

Au printemps, les amandiers fleurirent.

Couvrirent tout le pays du manteau blanc de leurs pétales.

- Voilà ma neige, Zahara. Elle est pour toi.

Ses yeux brillèrent alors et elle eut un sourire.

Le tiroir

A part le fait qu'il n'était pas du pays, le village n'avait pas réussi à le classer convenablement. A décider de sa place.

Au début, ça lui avait irrité la peau, au village. Il s'était gratté de questions, partout où ça le démangeait : au café, pendant la belote du samedi ; au sortir de la messe, sous le porche ; aux foins et aux fêtes de cochon ; au méchoui du comité des fêtes et au loto des chasseurs ; au conseil municipal et chez François, l'épicier-dépôt de pain.

Le village s'était gratté à s'en arracher la curiosité. Mais l'éruption était dans les têtes, varicelle invisible.

Bien malin du dehors qui pouvait voir les boutons. Un village n'étale pas son dedans au soleil du pré, comme une lessive.

Faut être initié, avoir la clé.

Le dedans d'un village, c'est le secret feutré d'une

maison. Une maison dont l'appareil de pierres, pour branlant qu'il soit, cache toujours des recoins d'obscurité. Le jour d'une pierre qui tombe éclaire parfois son ventre d'une lueur incongrue : la mort délie les langues. Mais la brique qui s'empare du trou ne verra rien de ce qui bouge à l'intérieur. Persuadée de consolider le mur, elle croit, naïve, en faire partie, et ne s'aperçoit pas qu'elle le dénature.

Une brique, malgré le temps, ne prend jamais la couleur de la pierre.

L'étranger arriva et posa son sac au seuil de la maison-village. Il venait s'ajouter au mur, et le besoin de savoir enfiévrait la bâtisse. Car il était mi-brique, mi-pierre.

Mais la façade impassible contenait sa curiosité. Le village rongé gardait le même visage.

Ce qui dispensa Firmin de fournir le remède. La pommade-réponse qui guérit les boutons.

Firmin Cazalet venait d'ailleurs.

C'était un homme lourd et placide, lent de gestes et de discours. L'ébullition cachée ne troubla pas sa pesante candeur. Il n'eut pas l'air de voir ces interrogations taupines, ces langues qui tournaient autour du pot, ces invitations rusées aux confidences.

Le fil de la curiosité s'émoussait sur son large front.

Sans l'entamer, comme le chêne refusant les clous. Ses grosses chaussures piétinaient les questions non posées, innocemment.

Irritant de côtoyer un homme détiqueté ! Vierge de ces petits jalons limiteurs de vie. De ces petits riens qui disent tout d'un être, qui rassurent. Qui permettent de classer dans le tiroir adéquat, et indiquent pour chacun sa page au Grand Catalogue. Agaçant et inquiétant. Ça trouble le sens de l'ordre. Ça glisse entre les doigts des étiqueteurs. C'est inconsistant sous la dent des archivistes de veillées.

Un chat est un chat, à condition qu'il miaule.

Comme tous les chats.

Chacun dans son tiroir, sinon ça fait désordre.

Et celui-là n'était pas rangé.

Firmin était venu à pied, un jour de fin avril.

Une neige têtue, au pic de Cagire, formait le dernier carré. La neige avait fondu, il était resté.

Ce n'était pas son arrivée qui avait bouleversé l'ordre des choses. C'était plutôt sa façon d'être. De vivre comme un homme neuf. Qui n'a pas de tiroir.

Aussi le village cherchait-il désespérément à savoir qui il était. Pour que tourne la Terre, dans le bon sens.

Et ce bougre d'animal qui faisait des mystères ! Ou

qui n'en faisait pas, plutôt, puisqu'il ne disait rien. Finaud ou nigaud ?

Rien à dire ou quelque chose à cacher ?

On guettait un indice.

Les jours passaient, semblables. La curiosité déçue s'effritait. Le temps use même les questions. Firmin croisait leur vie en silence. Et quand enfin, toute honte bue, une ménine incurable le passa carrément à la question, le village ébahi s'aperçut que Firmin n'osait pas parler. Son laconisme n'était que le bouclier de sa timidité.

- En fait, c'est un homme timide, raconta-t-elle plus tard aux autres. Bien poli, bien comme il faut, mais timide, si vous saviez...

Un solide gaillard comme ça ! Plus nigaud que finaud, quoi.

La vieille le mit d'abord en confiance. Puis elle vit que le bonhomme avait peu de choses à raconter. Un passé qui ne vaut pas une histoire. Qui ne comblera guère ces silences de coin de feu quand la conversation cherche une nouvelle proie. La dextérité de la bonne femme se heurta à une vie banale, sans vagues. Une vie bien lisse, toute nette, aseptisée. Bien indigne de ce remue-ménage, madame, disaient les yeux mornes du patient. Ma vie n'est que cela, toute petite. Et le regard s'excusait du manque de saveur, qui décevait visiblement la questionneuse.Tout votre savoir-faire, madame, ne saurait tirer de moi qu'un lac de quotidien, avec ses bouts de joies et ses monceaux de petitesses. A votre image. A leur image. Je suis

votre miroir, inodore et sans danger. Sans heurts et sans passions visibles. Des jours passés ailleurs, mais des jours sans mémoire. Des années qui s'accrochent aux années. Quarante exactement.

- Oui, madame, j'ai quarante ans. Et pas de femme, non. Elle est morte le mois dernier.

On y voyait plus clair, on pouvait respirer.

Le village entra alors en convalescence. Les cervelles refroidirent. Deux mois s'étaient écoulés, les foins battaient leur plein. L'été purge les têtes à grands coups de fourches, de poussière et de bottes engrangées.

Firmin Cazalet, homme effacé et sans histoire, fut peu à peu digéré par les habitudes. Pratiquement classé. Un brave homme bien ordinaire.

Un peu gauche de langue, peut-être.

Avec la manie de soulever son béret chaque fois qu'il devait parler. Il éparpillait un peu les cheveux du dessus, puis il reposait délicatement le béret, cherchant la bonne place, un peu plus bas sur le front. En visière. Comme pour cacher son embarras et donner le temps de se dégourdir la langue.

Personne ne s'en étonnait plus désormais. Depuis cinq ou six étés que Firmin était là, on savait qu'il n'était pas un homme de discours. Cinq ou six étés durant lesquels on le regarda s'installer. L'épreuve du feu. Tiendra , tiendra pas ?

Il est solide, mais la terre aussi.

S'il est aussi timide avec la charrue qu'avec les gens...

Le secret espoir, au début, de voir gagner la terre ! Car elle a vite fait de débusquer les vocations d'un jour. On parle de retour à la terre, et c'est elle qui vous retourne, comme une crêpe. Elle vous renvoie vite fait à vos cités plus accommodantes...

Elle n'aime pas le sable, la terre. Lui faut du vrai, du tenace, du bien trempé.

Firmin passa l'épreuve sous les regards attentifs.

Et en sortit vainqueur.

Les années pouvaient désormais se passer le costume, l'une après l'autre. Le même habit, un peu plus lourd, un peu plus élimé à chaque saison...

Firmin était au village depuis vingt ans maintenant. On l'avait casé tant bien que mal entre les travées « Étranger-au-pays » et « Mériterait-d'être-du-pays ». Dans la rangée des « Braves-types ». On hésitait encore un peu sur le tiroir. Deux ou trois broutilles, qui croupissaient au fond des têtes, gênaient pour le classer définitivement. Comme des boutons rescapés de la fièvre d'il y a vingt ans. De petites verrues inamovibles.

De temps en temps, au soir des fêtes qui rendent les langues plus agiles, on ouvrait les tiroirs. Et l'on caressait ces verrues, par habitude plutôt. On jouait au mystère. On s'interrogeait encore un peu, histoire de ne pas baisser les bras.

Par exemple sur l'affaire des moteurs.

Personne n'avait jamais compris la répugnance de Firmin Cazalet à l'égard de tout ce qui fonctionnait à l'essence ou au gas-oil. Les explications confuses et écologiques de Firmin n'avaient pas satisfait.

Il ne supportait pas le moteur à explosion chez lui !

Pourtant, la ferme à Louisou qu'il avait achetée en arrivant, il y a vingt ans, et qu'il exploitait depuis...

- Ça, je dois dire qu'y se débrouille pas mal pour un homme seul, hein Albert... Hé bé ! Y fait sans tracteur, macarel ! Combien de fois j'ai dit à mon mari, hein Albert ? Té, regarde-le, Albert, qu'y se crève la peau avec ses bêtes... Le Firmin, il est un peu couillon, des fois... et c'est pas une histoire de sous, le tracteur ! Il en a des sous !

Firmin continuait à labourer, à semer, à faner avec une paire de vaches. Le seul au village. Sans doute même dans le canton.

Il n'était pas arriéré, pourtant : la télé, le frigo, le tank à lait, bon. Mais pas de tracteur. Ni de voiture. Ni même de cyclomoteur. Et pour aller à la ville, plutôt que son vieux vélo...

Il y avait aussi l'histoire du jeudi.

Tous les jeudis, à six heures trente, Firmin descendait

de la Hajolo jusqu'au village, agrippé aux freins de sa bécane. Il la rangeait chez François, dans la grange-dépôt de l'épicerie.

Et il prenait le car.

La question, bien que non formulée, était d'importance, et on s'arrangea pour qu'il y répondît au bout de quelques jeudis. Il souleva son béret, se gratta et reposa le couvre-chef sur son crâne, plus près des yeux. Puis il expliqua laborieusement qu'il allait voir sa sœur. Après quoi, il remit l'attelage en marche.

Sa sincérité était évidente, elle convainquit tout le monde.

Depuis vingt ans, tous les jeudis, Firmin Cazalet prenait le car pour aller voir sa sœur à Toulouse.

Évidemment, on ne manqua pas de le chahuter au café du village, chez Madeleine, pendant la belote du samedi : une sœur ou une poule ?

Et le vin chaud aidant, on faisait semblant de soupçonner une liaison libertine, sous prétexte de famille.

Ma foi, un veuf, la soixantaine solide…

Le saugrenu d'une telle idée concernant Firmin déclenchait immanquablement le rire égrillard de ses partenaires. Tous les samedis.

Imaginer ce nigaud de Firmin, avec le béret qu'il ne quittait jamais et ses manières pataudes, l'imaginer au bras d'une affriolante toulousaine, que voulez-vous... ça les mettait en joie !

Il ne prenait même plus la peine de riposter, le pseudo Don Juan. Il soulevait son béret, le reposait délicatement et attendait la fin de l'orage.

C'était devenu une règle du jeu.

Jamais une partie ne commençait avant la mise à mort. Avant la mise en rire de la poule à Firmin. Le malheureux avait essayé de se défendre au début. Il avait expliqué mille fois que sa sœur était impotente, qu'elle ne voulait pas quitter Toulouse vu son état, et que d'ailleurs elle ne l'aurait pas supporté.

On le croyait, bien sûr. Mais quoi ! Il le prenait bien, ce brave Firmin. C'était pas bien méchant. Et puis ça mettait en train pour la belote.

Les premiers temps, les propos salaces amenaient au coin de ses yeux une lueur fugitive, qui ressemblait à de la gêne. Ou à une excuse. Un regard s'excusant de ne pas être à la hauteur de ces blagues viriles. S'excusant d'être trop ordinaire pour retenir les jolies femmes. Ce n'était que sa sœur, comprenez-vous ?

Ils comprenaient.

Mais le temps qui passe avait poncé son regard. Depuis vingt ans qu'il faisait la belote chez Madeleine, il s'était habitué. Maintenant, il souriait béatement

avec les autres. D'un geste machinal, il soulevait puis enfonçait son béret...

Et gagnait la partie.

C'était la chose qu'ils digéraient le moins bien, les autres.

Qu'avec un jeu pourri, Firmin soit capable de vous foutre capot. En vingt ans, il n'avait pas perdu plus de quinze parties. Avec son air couillon, le bonhomme avait le génie de la belote. C'était la deuxième règle du jeu, acceptée par force depuis longtemps. La petite vengeance inéluctable de Firmin.

Et tous les jeudis, depuis vingt ans, Firmin Cazalet continuait de partir à Toulouse.

Il habitait à la Hajolo, au-dessus du village. Un hameau écarté, accroché à un chemin plus sinueux que nécessaire. La ferme à Louisou, il avait mis du temps à la retaper. Louisou était vieux alors. Il avait vendu pour s'en aller finir à la ville, finir de vivre chez sa fille. Belle lurette qu'il ne montait plus, sur le toit, percé comme une poêle à châtaignes. Le grenier était parsemé de cuvettes en plastique qui se remplissaient au fil des orages.

Alors Firmin avait fait le couvreur. Et le maçon aussi. Et puis il avait défriché. La forêt, sentant la faiblesse de l'ancien maître, était redevenue insolente. Sans bride, elle montrait les dents. S'avançait en rampant, de fourré en buisson.

Firmin s'était battu longtemps.

Il l'avait rediscipliné à coups de hache, de charrue et de sueur.

Il avait labouré, semé, mouillé sa chemise et sa terre, avec obstination.

Comme les autres, en bas.

Une vie de paysan bien lente, bien enfoncée. Solide comme un soc. Qui laisse les mains dures et le dos jugulé, avec dans les yeux la crainte ou l'espoir du nuage. Et la plénitude du champ de maïs. Et la joie secrète du sillon bien droit.

Firmin le têtu avait presque gagné le droit de changer de tiroir. D'être reconnu.

Mais vingt ans de sueur n'allaient pas lui suffire.

Une éternité n'y aurait pas suffi...

Depuis quelque temps, Firmin avait l'air préoccupé. Il soulevait et reposait son béret à une cadence inaccoutumée. Même seul au champ, avec ses vaches.

Il perdit plusieurs fois à la belote, à la stupéfaction des habitués.

Enfin, pour finir de semer le trouble, il resta trois jours à Toulouse. Il ne rentra que le samedi soir, plus renfermé que jamais. Pour se débarrasser des curieux, il expliqua confusément que sa sœur était plus mal.

Ce soir-là, il joua comme un débutant.

Le scandale éclata le mardi chez l'épicier.

Firmin avait l'air encore plus gauche que d'habitude. Il attendait son tour. Léocadie, comme toujours, était passée devant lui.

Mais il avait les yeux si vagues aujourd'hui que le village entier lui serait passé devant sans qu'il s'en aperçoive.

Une voiture s'arrêta devant l'épicerie.

L'homme cravaté qui regardait par la vitre cherchait visiblement quelqu'un. La voiture, une grosse cylindrée, s'arrêta quelques mètres plus loin. Firmin avait eu un sursaut. Il était tout pâle, pétrifié. La vieille Maria en profita pour se faire servir avant lui.

L'homme de la voiture était à la porte. Costume impeccable, cravate irréprochable. Tous les clients avaient les yeux fixés sur lui.

Firmin était comme mort.

L'homme s'avança vers lui, une lueur amusée au fond de la prunelle. Visiblement la tenue de Firmin n'était pas de son goût.

Et l'homme impeccable eut une hésitation.

Puis il se décida à parler.

Plus que les mots, ce fut le ton qui stupéfia les habitués de l'épicerie. Un ton chargé de respect, presque obséquieux. Quasiment indécent.

Et l'homme dit, dans un silence religieux :

- Monsieur le Président Directeur Général, veuillez m'excuser d'avoir outrepassé vos ordres. Vous aviez interdit qu'on vous contacte ici, au village. Mais c'est votre conseil d'administration qui m'envoie. Votre Multinationale est au bord du gouffre. La situation n'a fait qu'empirer depuis la semaine dernière, les trois jours où vous étiez à votre bureau. Vos puits de pétrole sont maintenant tous aux mains des rebelles. Certains sont en feu. Les actions de votre Société Pétrolière ont encore dégringolé, et nous craignons le krach.

Monsieur le Président Directeur Général, il faut absolument que vous rentriez avec moi.

Firmin Cazalet eut un pauvre sourire où se lisait tout le désespoir du monde. Toute la honte aussi, en voyant les autres qui le regardaient comme un fantôme, bouches ouvertes, pareils à des statues. Firmin Cazalet posa son cabas sur le comptoir, comme on ferme un tiroir.

Et il suivit l'homme dans la rue.

Les ciseaux

- Dis, maîtresse ... tu la racontes, l'histoire ?

Le soleil de juin se vautre voluptueusement dans le gros tilleul de la cour, tout bourdonnant d'abeilles. Les branches, inertes de chaud, découpent un grand espace sombre entre la murette et les cabinets du fond. Un chien s'avachit à l'ombre au pied de l'arbre. Gueule ouverte, langue démesurée, et prêt à déguerpir au premier signe de récré. Un moineau indolent vient à la fenêtre, se rendre compte. Une fenêtre trop haute, trop sérieuse. Qui empêche de voir le jardin. Elle est ouverte, heureusement. Elles sont toutes ouvertes, pour entendre les grillons...

La cour abasourdie somnole de langueur. Un après-midi brûlant d'immobilité.

Dans la classe, il fait plus doux. Presque frais, par contraste. A cause du plafond, bien sûr. Si haut qu'on n'a jamais pu mesurer sa hauteur, même pas les grands du Cours Moyen. A cause aussi, sans doute, de l'appartement de Madame, au-dessus ...

- Hein, maîtresse ? Tu la racontes ? Tu l'avais dit !

Le Cours Préparatoire, au grand complet, lève des yeux d'espoir. Coups d'œil furtifs des Cours Moyen et Élémentaire qui continuent leur travail par petits groupes, à l'autre bout.

Indifférents en apparence, et toutes oreilles dehors :

- Après la lecture, si vous vous appliquez. Je vous l'avais promis.

Sourire conquérant de Pascal, l'amateur d'histoires. On s'applique. Elle raconte bien, la maîtresse ...

On est à l'aise sous le tilleul aux histoires, quand le soleil dégringole de partout. Une vraie cabane d'ombre. On est chez soi, assis par terre ou à croupetons. Et vingt paires d'oreilles se préparent à rêver...

- Vous connaissez tous *la tuto de la spugo.* C'est la grotte à flanc de colline, de l'autre côté du village, à la limite de la commune. On dit que *la spugo* était autrefois, il y a très très longtemps, habitée par des fées : *eras hados.* Les *hados* étaient de petites créatures vives et sauvages, qui ne se laissaient pas approcher. D'ailleurs personne n'aurait songé à les approcher car on racontait qu'elles possédaient de grands pouvoirs. Des pouvoirs de fée, bien sûr. Elles venaient boire à la source qui a aujourd'hui gardé leur nom : *la hount de hados,* la source des fées.

Le public n'était qu' oreille, une onde de plaisir courait déjà dans les yeux. Les grands pourtant connaissaient l'histoire. Mais l'enfant a cet avantage d'enfourcher l'imaginaire quand bon lui semble. La chance d'avoir eu des fées dans son village, même si c'est une légende.

On peut bien y croire un peu, un moment ...

On aurait entendu une abeille, sous le tilleul aux histoires.

On l'entendait, d'ailleurs.

Moment délicieux, instant indicible pour qui voit ses paroles espérées, aspirées par vingt bouches entrouvertes et avides. La maîtresse se piquait au jeu. Son morceau de bravoure, c'était toujours l'énumération des pouvoirs magiques des fées.

Et les enfants en inventaient d'autres, à qui mieux mieux. De plus en plus, une surenchère fantastique. Un tourbillon de merveilleux, à soulever un tilleul. Et l'on essayait de situer l'endroit exact, le triangle magique. On se repérait par rapport à la route, au carrefour du Chêne, ou à la palombière de papa. Des échanges vifs, pour savoir qui habitait le plus près de là, qui était le plus touché par cette aura féérique. Sur qui ricochait la gloire fascinante d'être voisin des fées. Une histoire comme dans les livres de Noël, mais bien plus belle, car elle se passait là, autour d'eux. Elle était à eux ...

- Et alors, maîtresse ? Et après ?

Le petit Pascal, le plus friand d'histoires. Lui, comme les autres du Cours Préparatoire, c'était la première fois qu'il entendait celle-là. Subjugué, Pascal. Emporté par les chevaux fantastiques. D'autant que c'était lui, tout compte fait, qui habitait le plus près de la source des fées. C'était lui le voisin ...

- Et après, maîtresse ?

A présent, on n'invente plus.

On respecte la vraie légende, celle que tout le monde connaît au village. La fin de l'histoire ne doit pas changer.

- Comment ça finit l'histoire, maîtresse ? insiste Pascal.

- En ce temps-là, continue-t-elle, un habitant du village, un nommé Lazaroun, logeait non loin de la source des fées, au quartier de la Hountaou. Près de la maison où tu habites, Pascal. C'est en tout cas ce que dit la légende. Lazaroun passait souvent près de *la spugo*, en redescendant de la forêt. Et un soir, comme il revenait de couper du bois, il aperçut l'une des fées à l'entrée de la grotte. Il ne la vit pas longtemps, elle s'enfuit aussitôt. Mais dans sa fuite, elle fit tomber une paire de ciseaux. Lazaroun la ramassa et, comme il n'osait pas rentrer dans la grotte pour la rapporter, il la mit dans sa poche et rentra chez lui, pensant qu'il pourrait la rendre lors d'une rencontre prochaine.

Quelques jours plus tard, au détour d'un chemin, Lazaroun se trouva nez à nez avec la fée. Elle ne s'enfuit pas cette fois. Et comme il allait lui rendre les

ciseaux qu'il avait toujours dans sa poche, elle lui dit, d'une voix fluette et chantonnante :

Lazarounet

que t'as troubach uo ciselet.

Saoubolet

et tan que le saoubès

ne manquara cap

ne pa, ne vinet...

(Petit Lazare, tu as trouvé de petits ciseaux.

Garde-les. Et tant que tu les garderas, tu ne manqueras ni de pain ni de vin...)

Et en effet, Lazaroun n'a jamais manqué de rien, tout au long de sa vie ...

La maîtresse se tut.

Le creux immense quand une histoire finit ! Les fées tournoyèrent un bon moment encore au-dessus du tilleul de la cour d'école. Les bouches se refermaient lentement, mais l' œil gardait sa fixité brillante. Décrochement à regret, douloureux.

Pascal réclama un sursis, quelques secondes de rêve encore :

- Elle est vraie ton histoire, maîtresse ? Et les ciseaux, il les a toujours, Lazaroun ?

Pascal a pris les choses en main. A la récré, il a décrété qu'on jouait aux fées. Mais les grands l'ont envoyé promener :

- C' est des jeux de petits, ça !

Eux, c'est le foot, entre le tilleul et la murette du jardin. Ou les barres, ou la balle au camp. Les billes quelquefois. Mais jouer aux fées ...!

Alors, ceux du Cours Préparatoire se sont cantonnés sous le préau. Et c'est à qui sera la fée la plus extraordinaire, la plus saugrenue. Pascal est vite devenu le meneur de ce nouveau jeu. C'est lui qui invente le mieux, qui a les idées les plus marrantes. Même les filles le reconnaissent...

Une récré trop courte.

Sûrement tronquée.

- Madame, y a Pascal qui dit qu'il a vu les fées ! Pour de vrai ! annonce un jour un Cours Moyen, avec un sourire.

C'est le matin. On vient d'entrer en classe. Le moment où chacun peut raconter sa vie, montrer ses trouvailles. L'intéressé ne paraît pas particulièrement satisfait de l'intervention. Dans la cour, tout à l'heure, les grands se sont un peu foutus de lui, quand il a soutenu mordicus avoir vu les fées. La maîtresse a un sourire indulgent :

- Celles de la légende dont je vous ai parlé la semaine dernière ? Vous savez bien que ce n'est qu'une légende, justement. Voyons, raconte-nous ça, Pascal ...

- C'est vrai, maîtresse, je les ai vues ! affirme l'enfant, subitement véhément. Y veulent pas me croire ! Je suis allé dans la grotte, près de chez moi, je me suis caché... et je les ai vues ! Plusieurs fois !

- Tu sais, Pascal, je crois moi aussi que tu t'es trompé. C'était peut-être des branches d'arbre, ou l'ombre des buissons... ou un renard... Tu as cru voir autre chose... Qu'en pensez-vous ? ajoute-t-elle en regardant tout le monde.

Les grands, cartésiens, haussent les épaules et émettent de petits bruits qui se passent de commentaires. Les petits hésitent... puis se rangent à l'avis de Madame. Mais leurs yeux disent combien c'est dommage ...

- Oui, je les ai vues !! j'y ai parlé, même ! tente encore Pascal, avec moins de vigueur.

Et puis, devant le scepticisme général, il bat en retraite. Lui si acharné à défendre ses positions, d'habitude... Une espèce de pudeur l'arrête tout à coup. Il se bute sur un " Je les ai vues!" et on n'en parle plus.

Il y pensait pourtant, on le sentait : les jeux de la récré, les dessins qu'il faisait en classe, les conciliabules quelquefois sous le tilleul, entre petits...

La maîtresse se sentait vaguement coupable. Cette légende, apparemment, avait troublé l'enfant. Il n'en parlait plus, du moins à elle, mais elle devinait qu'il la tournait toujours dans sa tête. Était-ce parce qu'il habitait la maison mentionnée dans l'histoire ? Parce qu'il allait souvent jouer près de cette fameuse grotte ? Avait-il une imagination excessive ? Il faudra qu'elle essaie de discuter avec lui, pour remettre les choses en place.

Il n'est pas bon qu'un gosse jure avoir vu des fées ailleurs que dans sa tête...

- Madame, y a Pascal qui a une paire de ciseaux dans sa poche ! Il l'a toujours avec lui, même à la récré !

Double froncement de sourcils. L'un, appuyé, vers le délateur ; l'autre interrogateur, vers l'accusé, qui n'attend pas la question :

- Y sont à moi, maîtresse ! Je l'ai trouvé ! Et je les sors pas de la poche, jamais !

Inquiet, l'accusé.

D'autant qu'une grande perverse verse de l'huile sur le feu :

- Et y sont beaux, Madame ! Tout décorés et tout...

- Mais enfin, Pascal, tu sais bien qu'il ne faut pas se promener avec des objets dangereux. Et d'abord à qui sont-ils, ces ciseaux ? Les tiens sont sur la table.

- Y sont à moi, maîtresse ! répond le malheureux. Je l'ai trouvé, le ciseau ! Y sont à moi !

- Bien. Nous en parlerons tous les deux après la classe.

Le cours reprend, comme à l'accoutumée.

Mais le petit Pascal est morose.

A dix-sept heures, l'institutrice repense à l'incident. Et soudain, le déclic : les ciseaux... une paire de ciseaux... la source des fées et les ciseaux de Lazaroun...

Allons bon ! Est-il possible que l'enfant ait fait une fixation sur cette histoire ? Il faut absolument remettre de l'ordre dans la tête de Pascal.

Interrogatoire en tête à tête dans la classe désertée. Pascal a sorti les ciseaux de sa poche comme une relique. Il les a posés délicatement devant lui, sur la table, tout près du bord. Sa frimousse est toute chiffonnée. Son regard oscille de l'institutrice aux petits ciseaux. La main ouverte, prête à s'en saisir à nouveau.

- Allons, Pascal, il faut que tu me dises la vérité.

Où as-tu pris ces ciseaux ? Je ne te gronderai pas, tu le sais bien. Mais il faut les rendre... On ne peut pas garder quelque chose qui n'est pas à soi.

L'enfant est au bord des larmes :

- C' est les fées, Madame. C'est vrai que je les ai vues ! Elles me l'ont donné le ciseau ! Il est à moi, maîtresse !

- Voyons, Pascal. Tu sais bien que c'est une légende que je vous ai racontée. Ça n'existe pas les fées. C'est simplement une belle histoire, pour qu'on puisse rêver. Et ne fais pas semblant d'y croire ! Tu es un garçon de sept ans qui sait faire la différence. Allons, sois courageux. Dis-moi à qui sont ces ciseaux. J'irai les rendre si tu veux...

Pascal pleure maintenant. De grosses vagues le secouent tout entier :

- Y sont à moi, maîtresse ! hoquette-t-il. Je les ai pas pris. Y sont à moi !

Et il ajoute, entre deux sanglots, comme un argument irréfutable :

- Même qu'elles m'ont dit de pas les prêter, maîtresse ! Y faut pas que personne les touche ! Que moi ! Parce que ça fait du mal si quelqu'un le touche, le ciseau ! Je mens pas maîtresse ! Que moi je peux le toucher ce ciseau ! Elles l'ont dit !

L'institutrice est atterrée.

Bon sang ! Ce n'était pas la première fois qu'elle racontait une légende à ses élèves.

Les enfants aimaient bien faire semblant. Ils adoraient ça. Mais ils savaient aussi faire la part du rêve. Jamais ils ne confondaient ainsi ! Aurait-elle créé, à son insu, une confusion inquiétante dans l'esprit de Pascal ? Croyait-il vraiment ce qu'il disait ? C'était sa faute à elle, alors... Et s'il mentait pour cacher un larcin, ça n'était guère mieux. Elle avait

toujours fait confiance aux enfants, comme les enfants avaient confiance en elle. Se serait-elle trompée à ce point sur celui-ci ? Alors, là aussi, c'était sa faute...

- Pascal, je t'en prie, dis-moi la vérité.

Et elle prend ostensiblement les ciseaux sur la table, pour anéantir son dernier argument.

Lui mettre sous les yeux son inutile mensonge.

L'enfant a eu un mouvement vers les ciseaux, pas assez rapide. Son visage noyé de larmes levé vers l'institutrice, il hoquette de désespoir :

- Y sont à moi, maîtresse ! Y faut pas les toucher ! Rends-moi le ! Dis, rends-moi le ciseau... Y faut pas que tu les touches. Elles me l'ont donné. Rends-moi le... Pourquoi tu te couches par terre, maîtresse... Y sont à moi, les ciseaux, y sont à moi... Dis, maîtresse, ouvre les yeux... Maîtresse, je mens pas... Dis, lève-toi maîtresse. T'as fait tomber ta chaise... Ouvre les yeux... maîtresse... le ciseau... Pourquoi tu bouges plus, dis... Y sont à moi, les ciseaux... maîtresse... Dis, maîtresse...

Touristiquement vôtre

Une chaleur à crever.

Le goudron qui colle aux pneus.

La route qui vire à gauche, à droite, qui ne sait pas où elle va. Saoule.

Et des vignes, des vignes. Encore des vignes.

Le soleil qui tape comme un malade.

Voiture surchauffée.

Les têtes, dans la voiture, qui chauffent plus encore :

- T'as voulu y venir dans le midi, hein ? On va y crever, oui, avec c'te chaleur. A péter la culasse ! Un vrai pays de bougnoules ! Aussi paumé que les Aurès !

On aurait jamais dû quitter l'autoroute. Maintenant, va savoir où on est... Et des vignes, des vignes... Mais qu'est-ce y foutent avec tout ce pinard ! Ah, les mecs ! Au soleil, au grand air... y se la coulent douce, ouais. Et nous, pendant ce temps dans nos usines à la con... Dis-donc, tu sens c'te odeur, depuis un moment ? Ça sent drôle, leurs vignes...

Et l'autre, là derrière, qu'arrête pas de gigoter depuis Avignon ... T'as fini, oui ? Martine, calme-le. Parce que je vais te lui en retourner une, moi...

- Jean-Christophe, sois sage. Ton père va s'arrêter bientôt. Il en a marre le petit, Francis. Et moi aussi. Tu peux pas trouver un coin par là ?

- Si. On va s'arrêter, j'ai envie de pisser. Quelle chaleur ! Dis-donc, Martine, t'as vu tous ces épouvantaux dans les vignes depuis un moment ? Y en a un paquet ! Une vraie armée, dis-donc. C'est dingue ! Y zont une usine qui les fabrique ou quoi ? ... A se demander s'y zont planté les épouvantaux dans la vigne ou le contraire !

Sourire béat du type qui vient de faire un bon mot.

- Dis, papa... On dit des épouvantaux ou des épouvantails ?

Cueilli à froid. Par cette chaleur. Sale gosse...

- T'as pas fini de poser des questions idiotes, non ? Demande à ta mère. Et d'abord, y t'apprend quoi, le maître à l'école, hein ? L'est pas foutu de t'enseigner la grammaire ? Pff ! Mais nom de dieu, qu'est-ce y fait chaud !

- On dit des épouvantails, Jean-Christophe. Comme des éventails, des portails...

- Ah ouais ! Et pourquoi on dit un travail , des travaux, alors, hein, maman ?

- T'as fini, oui !! Je me suis pas tapé sept cents bornes pour écouter tes conneries sur la grammaire, non ? Merde alors !

Je te le dis, Martine, je te dis qu'à la rentrée on va le foutre chez les curés ! Ras-le-bol des instits qu'en foutent pas une rame !

- N'empêche que le maître y nous a dit qu'en pique-nique, on doit toujours ramasser les saletés avant de partir... et nous on l'a pas fait à midi ! On a laissé tous les papiers par terre. Surtout les papiers gras. Et la bouteille en plastique aussi ! Et le maître ...

Vlan ! La baffe est partie.

Pleurs... Chaleur... Arrêt.

Francis sort de la voiture, s'étire et s'éloigne vers la première rangée de vigne. Choisit le plus beau cep, avec des grappes déjà gonflées de promesses.

Et pisse dessus.

- Bon... et maintenant, si t'arrêtes pas de chialer, à la première ferme, on te laisse chez les bouseux !

- Francis, allons, ne lui fais pas peur...

- D'abord c'est pas des bouseux. Parce qu'y a pas de vaches et de bouses, hein, maman ?

- C'est des bouseux quand même. Y te foutront dans une barrique ! Allez, on repart... Tu sens cette odeur, Martine ?... Nom de dieu, y a autant d'épouvantails que de raisins !

Re-chaleur. Klaxon furieux pour faire serrer un tracteur tirant une sulfateuse :

- Tiens, en voilà un, de bouseux.

Et puis ça roule au milieu, ça, hein ? Se casse pas la tête ! Et alors on peut passer, oui ? La belle vie, quoi ! Un tracteur et des indemnités de ceci, et des subventions de cela... et qui c'est qui raque ? Et y nous laissent pas passer encore !

La chaleur rend les mauvais plus mauvais encore. La connerie, au soleil, s'exhale comme un parfum. Lâche tout son arôme...

Tiesgan, un petit village au milieu des vignes.

Arrêt sur la place, sous les platanes. Boisson glacée au café-épicerie, sur la terrasse. C'est la détente en pays conquis.

Affalé sur sa chaise, le touriste refroidit sa tête et prend la mesure de son fief, d'un coup d'oeil circulaire. Les touristes ont toujours un coup d' œil circulaire en arrivant. Ne pas faire son gîte sur la queue d'un serpent, dans ces herbes exotiques. Puis le

regard redescend sur les indigènes.

A la table voisine, deux péquenots boivent un petit blanc. A voir leur tête, c'est pas le premier. Pour les renseignements, ça fera :

- Dites donc... Vous avez l'air d'être d'ici, vous... Vous savez où on peut camper par là ? Parce qu'avec c'te chaleur, nous, on s'arrête ici.

Les buveurs qui les observaient depuis un moment, se consultent des yeux :

- Mais où vous voulez messieurs-dames.

Y a qu'à demander...

- Y a pas beaucoup de monde dans le coin. C'est trop paumé ou quoi ? Et c'te putain de route toute tordue... Y a pas de vacanciers chez vous ?

Hilares, les deux buveurs. Peut-être une lueur narquoise au fond de l'oeil :

- Oh les touristes... ça va, ça vient, vous savez... On les voit, on les voit plus... Nous, on les retient comme on peut...

La patronne, sortie sur le seuil, écoute la conversation, sourcils froncés.

L'air absent, Martine suce sa paille et remonte un peu sa robe, pour faire bronzer cinq centimètres de cuisse supplémentaires. Francis, piqué au vif par les

réparties de ses voisins, insiste :

- Y a une drôle d'odeur dans votre bled ! Et tous ces épouvantails que vous plantez, ça vous fait pas peur, la nuit, au clair de lune ?

Avec un sourire vengeur.

En réponse, un ricanement un peu vexant. La patronne intervient avec vigueur :

- Allez, vous deux, les bavards ! Vous avez assez bu, ça suffit comme ça! Que vous allez commencer à raconter des bêtises ! Rentrez chez vous maintenant !

Et les deux buveurs de disparaître en traversant la place sans piper mot.

Aux mouvements de leurs épaules, on devine qu'ils ricanent encore, d'une chose qui n'amuse qu'eux seuls...

La patronne austère se tourne vers ses clients :

- Quant aux épouvantails... c'est grâce à eux que nous avons la meilleure récolte du pays. Et qui donne du bon vin, vous pouvez me croire ! Parce que les oiseaux, hein, c'est pas les plus mauvais raisins qu'ils choisissent. Avec les épouvantails, on est tranquille. Pour camper, c'est une autre histoire. C'est pas l'endroit idéal, ici. Si j'étais vous, je repartirais tout de suite. D'abord, on n'a plus de terrain de camping. Et on n'en veut plus. On tient trop à notre tranquillité. Croyez-moi, il vaut mieux que vous partiez.

Martine a comparé la peau hâlée de la patronne avec

son propre rougeoiement qui lui devient soudain désagréable. Elle donne un coup sec sur les doigts de Jean-Christophe qui se cure le nez.

Francis, lui, est ulcéré : quoi, on leur apporte nos sous... et voilà comment qu'y nous reçoivent ? Qu'est-ce y se croivent, ces péquenots ? C'est qu'y nous foutraient dehors ! Y sont plus cons que leurs épouvantails, ces gus ! Jamais sortis de leur trou ! Demeurés, va ! Attends, tu vas voir ...

- On est crevé, rétorque-t-il. Ma femme a envie de passer quelques jours, pas vrai Martine ? Moi ça m'affole pas ce bled, mais enfin... Y a bien un maire chez vous, non ? On va aller le voir. Qu'y nous trouve une place ! Dites, à propos, les supermarchés dans le coin, faut pas y compter, je parie ? Comment vous faites, c'est les corbeaux qui vous ravitaillent ?

Avec un sourire malin de champion de caddie.

La patronne, froidement :

- Les corbeaux, ce sont les seuls oiseaux dont on n'arrive pas à se débarrasser ici, monsieur.

Et elle plante là les conquérants.

Francis, Martine et le petit font le tour du village, cherchant un coin où installer la caravane. Partout, mine fermée des habitants. On n'aime pas le touriste ici, apparemment :

- Non. Pas de place. Je prête pas mon pré, que la

dernière fois, y m'ont pété les clôtures pour aller manger les figues. Et quand elles sont trop hautes, les figues, on casse les branches !

- Non. Pas de caravane chez moi. L'an dernier, y m'ont foutu le feu au champ, en bas, avec leur saloperie de barbecue...

- Non. Je loue rien. Que c'était un vrai foutoir la dernière fois que j'ai dit oui...

- Non. Dorénavant, j'ai plus de place. Y m'ont chapardé tous les fruits, l'autre année. Et l'herbe, toute couchée ! Et le bois saccagé ! Ça, ils en ont trouvé des champignons. Mais y poussent plus depuis. Des sangliers, une vraie troupe de sangliers...

- Non. Pas de place. La dernière fois, y prenaient les vignes pour un terrain de jeux.

Et je te galope par-ci et je te galope par-là... et je te bouffe tous les raisins que je peux avaler... en esquintant les ceps ! Y prenaient même des poches en plastique, les salauds ! Et y laissaient les poches par terre quand ils avaient bouffé le raisin ! Une vraie catastrophe. Pire que les oiseaux. Pire que la grêle. Alors, hein, les touristes...

C'est le maire qui, de mauvaise grâce, et devant leur envahissante insistance, leur trouva une place derrière l'église. Sur le pré commun, près de l'atelier du garagiste. Il devait faire des affaires d'or celui-là, vu le tas impressionnant de carcasses de voitures empilées dans son champ. Avec même une collection de caravanes.

Francis était furieux de l'accueil. On allait leur faire voir à ces bouseux ! Qu'est-ce qu'y croyaient ? Que leur regard glacial et leurs épouvantaux-tails allaient le faire déguerpir ? Lui, Francis Duroc, ancien para, quinze ans d'armée, Algérie et tout ? Y sont un peu courts, les gus !

- Ça m'empêchera pas d'aller les goûter, leurs raisins . Au prix où y nous les font casquer au supermarché, les cochons ! Nom de dieu, on va leur montrer aux péquenots !

Bon. On s'installe.

Conquête de l'espace gagné. Transistor à fond la caisse, hurlements d'un chanteur à la mode. Jean-Christophe part en exploration : la porte de l'église, le mur du cimetière, la poursuite des poules...

Corde à linge de la caravane au portail du garage.

Francis gare la voiture à l'ombre, sous les platanes. Juste sur le terrain de boules. Et sous le regard noir de deux ou trois vieux pétanqueurs...

- Martine, Jean-Christophe, allez ! On va se dégourdir un peu les guibolles avant la bouffe.

Les touristes, faut que ça voit le pays qu'ils annexent.

Promenade à la fraîche, sur le chemin des vignes. Curieux ces épouvantails... Avec le soleil couchant, ils ressemblent encore plus à des gens. Ils sont groupés par trois ou quatre, comme des familles.

Et toujours cette odeur, indéfinissable.

Francis, qui derechef a pissé sur le plus beau cep, s'approche pour examiner de près l'un de ces groupes.

Et là, dans la vigne d'un petit village tranquille, Francis, l'ancien para, sent ses cheveux se dresser sur la tête. Difficile pour des cheveux déjà en brosse. Mais ce qu'il voit ...

Une lueur d'horreur et d'incompréhension envahit son regard. Son corps de baroudeur ne veut plus avancer. Le tremblement descend maintenant tout le long de ses jambes.

Là, en face de lui, deux orbites vides le regardent. Une tête de mort. Un crâne qui ricane de toutes ses dents...

Le chapeau est ridicule sur ce squelette.

Car le squelette est entier, sous le manteau entrouvert.

C'est la petite tache brillante à l'

os du poignet qui le sort de sa torpeur.

Dos humide, il s'approche.

Et lit sur la gourmette : Hans Hermann. Il tente de repousser l'idée monstrueuse qui rampe dans sa tête. Son coeur bat l'épouvante. L'autre squelette, là, plus petit... c'est la femme ! Et le plus petit encore, derrière, un enfant ! Une famille ! Une famille d'allemands !

Il lève des yeux égarés vers les hectares de vignes qui s'étendent à perte de vue, tout autour de lui... Des dizaines et des dizaines de gardiens immobiles, par petits groupes. Peut-être des centaines...

Il ne veut pas y croire encore. Mais au fond de lui, il sait. Non, c'est un cauchemar ! C'est pas possible ! Non !

Alors, pour en avoir le cœur net, se prouver qu'il s'est trompé, qu'une telle monstruosité est impossible... un rêve... il va se réveiller, quoi... Il se met à courir. Il court, il court, comme un fou, d'un groupe d'épouvantails à l'autre.

Et il lit, il lit jusqu'à la nausée.

Sur des gourmettes, des montres, des bracelets :

Luigi Caparello... Herbert Van Heim... John Smith... Michaël Strong... Emile Durand... Klaus Schwarz... Pietro Signorini... Manolo Fuentes... Paul Martin... Bjorn Olafson... Heinrich Stampf... Serge Dubois... Miguel Lopez... et ainsi de suite, ainsi de suite, à l'infini.

Une armée de cadavres faisant peur aux oiseaux.

Seuls les corbeaux apprécient la fête.

Alors la vague de terreur submerge Francis complètement. Fuir... Fuir... S'en tenir à cette idée.

Fuir le plus vite possible. Course. Course folle. Les pieds s'emmêlent dans ces putains de ceps. Se relève. Trébuche encore sur ce maudit fil de fer. Le cœur va

éclater. Vite, vite, jusqu'à la route !

L'inquiétude a gagné Martine et le petit qui le regardaient faire depuis le bord du chemin.

Ils le voient arriver défait, pâle comme la mort qu'il vient de côtoyer. Francis saisit sa femme et son fils par le bras. Il les secoue, sans s'en rendre compte :

- Foutons le camp ! Vite ! C'est des assassins ! Un village d'assassins ! C'est pas des épouvantails, c'est des cadavres ! Des morts ! Plein de morts !

Fuite d'horreur vers la caravane. Le petit tremble si fort qu'il faut le porter. Francis a encore devant les yeux ce corbeau qui détachait un dernier lambeau de chair. Mécontent d'être dérangé, il s'est envolé lourd de mangeaille, vers un autre festin, à quelques pas de là. Au milieu de ses congénères qui se disputaient un bout d'auriculaire... ou un orteil peut-être...

Avec l'odeur qu'il connaissait déjà, mais beaucoup plus prenante.

Attelage de la caravane à toute vitesse.

Tant pis pour la corde à linge. Martine et Jean-Christophe s'engouffrent dans la voiture.

Merde, les cales de la caravane !

Manivelle. Mains qui tremblent.

Trois cales sont remontées, à moitié...

Mains qui obéissent de plus en plus mal. Quatrième

cale... ça y est ! Ils sont presque sauvés.

Les jambes cotonneuses, l'estomac vrillé…

Francis se redresse, se retourne, le front en sueur.

Tous les habitants du village sont là, immobiles. Ils entourent la caravane. L'enveloppent d'un mur glacé.

Un mur qui commence à avancer...

La voiture alla grossir le tas dans le champ du garagiste. Un bien gros tas de voitures cassées. La caravane, elle, vint s'ajouter à la collection.

Quant à eux, ils furent plantés à flanc de colline, dans une vigne bien exposée au sud. Là où quelques grives plus hardies faisaient mine de revenir.

Là où visiblement manquait un groupe d'épouvantails.

On laissa sa gourmette à Francis.

Producteurs associés

Ils voulaient absolument garder leur secrétaire de mairie.

Tous leurs problèmes, en fait, venaient de là. Le secrétaire de mairie, c'est l'homme le plus précieux du village, plus que le maire. Un maire, c'est nécessaire, évidemment. Mais pour remplir les papiers importants, vaut mieux avoir affaire à un spécialiste.

Parce qu'Adrien, le maire ...

Pour boire le coup, organiser les battues ou refaire un chemin, ça allait. Pour les enterrements aussi, ou pour engueuler Joseph, le cantonnier, quand il avait oublié de faucher l'herbe du cimetière. Et aussi pour les tournées électorales à travers le village, tous les six ans, qu'on se marrait bien de voir arriver l'Adrien, mi-figue mi-raisin. On le laissait mariner un peu, s'empêtrer dans ses projets communaux et ses promesses de gascon, avant de lui voter le verre de l'électeur. Pour ça, ça allait, l'Adrien. Quoiqu'il n'ait jamais réussi à terminer sa tournée sur les deux

jambes, avec toutes les voix qui avaient humecté son gosier. Adrien ne manquait jamais, en outre, de déposer la gerbe au monument, le onze novembre, à la tête du conseil municipal au grand complet. C'est vrai que pour les mariages, il avait un peu perdu la main. Les dernières noces, celles de Guillaume, remontaient à la grande inondation, quand le Peyraillou avait débordé, emporté le moulin d'Anicet et noyé le vieux Jean de l'Artigue qui, rentrant de la noce passablement éméché, avait confondu la route et le ruisseau.

Ça faisait bien trente ans ...

Adrien, déjà maire à l'époque, l'était toujours, par habitude.

Mais pour les papiers importants, on n'avait jamais pu compter sur lui. Il ne savait jamais quel genre de formulaire il fallait remplir.

C'était donc le secrétaire de mairie qui s'occupait de tout : les indemnités sècheresse, l' I.V.D., la mutuelle agricole, les subventions pour les étables, les remboursements pour les calamités agricoles ... tout quoi.

Monsieur Boulet s'acquittait consciencieusement de sa tâche. Un homme compétent, monsieur Boulet, et toujours disponible. Il ne refusait jamais de quitter un moment sa classe pour aller chercher un papier à la mairie. Comme elle jouxtait l'école, c'était vite fait. Un système pratique, l'instituteur secrétaire de mairie. Et un bien brave homme, ce monsieur Boulet, toujours au courant pour les indemnités nouvelles. Il méritait amplement les quelques œufs ou le morceau de

carbonade au moment du cochon ...

Mais c'était justement là, le problème : que le secrétaire de mairie soit aussi le maître d'école.

Car l'école menaçait de fermer.

Pas assez d'élèves. Plus de jeunes au village. La petite centaine de rescapés vivotait entre cinquante et soixante-dix ans.

Les touristes en été venaient de plus en plus nombreux regarder les autochtones sous le nez. De plus en plus près, les salauds ... Les résidents secondaires, malgré tous les efforts, commençaient à grignoter la commune.

Si l'école fermait, c'était pas l'Adrien qui pourrait chinoiser sur les permis de construire, ni calculer au plus large les surfaces de maïs touchées par la grêle !

Or, les prévisions de monsieur Boulet donnaient seulement trois ans de vie à l'école. L'école fermée, l'instituteur partirait et avec lui l'indispensable secrétaire de mairie.

La catastrophe.

Leur restait plus qu'à finir de crever.

Le conseil municipal se réunit alors en séance extraordinaire. A la mairie, pour une fois, et pas chez Baptistine, au café, comme pour une séance normale. Le problème était grave et demandait un peu de solennité. Réunion longue et animée, d'où il ressortit clairement qu'il fallait sauver l'école.

Par tous les moyens.

Et d'abord, assembler la population, car c'était le problème de tous. Tous, un jour ou l'autre, avaient demandé - ou demanderaient - un formulaire compliqué de subventions. Monsieur Boulet établissait les dossiers à la perfection ...

Adrien se comporta en chef responsable, les élections n'étaient pas loin. Il fixa la date de l'assemblée, fit lui-même le tour du village pour avertir ses administrés. Chacun était maintenant conscient de la situation : pour garder le secrétaire de mairie, il fallait sauver l'école de la fermeture.

C'est à dire la remplir.

Or, comme on était en pays d'élevage, on raisonna en éleveur.

Quand la solution fut enfin trouvée, monsieur Boulet ne se laissa pas convaincre facilement. Il se montra longtemps réticent. Mais par faiblesse - ou par crainte - il ne souffla mot ensuite, quand on lui fit comprendre qu'il valait mieux être d'accord ...

Et dix ans plus tard, l'école était toujours ouverte. L'instituteur secrétaire de mairie remplissait toujours les formulaires, à la satisfaction générale. Si l'Administration avait été plus méticuleuse, elle se serait sans doute étonnée du bizarre fonctionnement de la petite école.

Chaque fin d'année scolaire, deux élèves la quittaient pour aller en sixième dans un lointain collège. Et chaque année, à la rentrée, deux nouveaux les remplaçaient. Depuis dix ans. Avec une régularité de métronome. Le mouvement perpétuel.

Malgré des parents qui ressemblaient depuis longtemps à des grands-parents. Malgré l'inexorable fermeture d'autres écoles du canton. Chaque année, en septembre, deux enfants partaient et deux arrivaient. Invariablement.

Monsieur Boulet inscrivait sans commentaire dans le cahier d'appel. Il ne demandait jamais des nouvelles de ses anciens élèves. Monsieur Boulet avait la couardise des ronds-de-cuir. Il était là pour enseigner, il enseignait, entre deux papiers à remplir.

Le reste, c'était l'affaire des autres. Quant aux dossiers scolaires qu'il devait envoyer, ils s'égaraient immanquablement. Et aucun collège, aussi lointain fut-il, ne vit jamais l'un de ses élèves.

C'est que le système était bien rodé. On s'était inspiré de la culture par assolement, qui permet à la terre de se régénérer, avec une planification à longue échéance. Adrien avait établi le tour de roulement.

Chaque année, deux maisons du village, dans l'ordre de la liste, recevaient chacune un bébé. Avec pour mission de l'élever jusqu'à la fin de la scolarité primaire. L'année suivante, c'était le tour de deux autres foyers ... et ainsi de suite.

En exemptant les couples vraiment trop séniles, il restait vingt foyers pour la rotation. Le tour revenait

donc tous les dix ans. Très supportable. De quoi alimenter régulièrement l'école, sans accroc.

Au moment de "l'entrée en sixième", Joseph, le cantonnier, était chargé de les jeter à la rivière, tous les deux, un bloc de ciment aux pieds. Ce n'était pas de gaieté de cœur, bien sûr. Mais garder tous ces anciens élèves, qui n'étaient plus utiles, aurait gravement perturbé la rotation. Joseph était le seul célibataire et, à ce titre, ne participait pas au roulement. Il n'avait donc pu esquiver sa collaboration.

- Et puis, hein ... avaient rappelé les autres, c'était lui le cantonnier, non ?

Tout système rotatif de ce type demande une alimentation permanente.

Le plus difficile à mettre en place au début. On avait cherché longtemps. Heureusement, un jour, on avait trouvé Daisy et Margaret. Elles pourvoyaient au renouvellement du cheptel.

Bien charpentées, larges de bassin, Daisy et Margaret remplissaient parfaitement leur rôle depuis dix ans. Deux merveilleuses pondeuses.

Daisy et Margaret avaient été capturées alors qu'elles campaient sur le pré communal, derrière chez Baptistine. Enlevées une nuit sans lune par un commando du village. On avait confié l'opération à Jeantou, le forgeron, à cause de ses antécédents militaires dans l'infanterie de marine, trente ans plus tôt. Jeantou s'en était tiré parfaitement. Encerclement, approche silencieuse, cris étouffés. Pas

une vague. Au matin, même la tente avait disparu. Adrien avait emberlificoté les gendarmes, monsieur Boulet était resté muet de trouille.

Il n'y avait guère que cet idiot de Joseph sur lequel on devait veiller parfois. Certains jours de grande chaleur, par exemple, quand il noyait la poussière du chemin à grands mouvements du coude. Son infâme piquette avait le don de lui allonger la langue. Se mettait alors à raconter n'importe quoi, le bougre.

Et puis, tous les ans, il y avait ce fameux jour de septembre, la "rentrée", comme il disait. Un grand coup de pied au cul lui faisait sortir le remords par les oreilles. Et il s'en allait ronfler dans le fossé qu'il venait de faucher.

C'est ainsi que bon an mal an, les deux touristes anglaises fournissaient l'effectif de l'école.

Les hommes les moins vieux du village, encore un peu capables, venaient les voir une fois par an, pour la Saint-

Jean, après le brandon. Ils venaient présenter à Daisy et Margaret leurs restes d'hommages. Les malheureuses avaient accouché dix fois chacune déjà, dans la ferme isolée gardée par trois vieilles.

De temps en temps, Adrien et Joseph montaient jusque là, vérifier l'état des deux reines captives :

-Va falloir les remplacer cet été, murmura Joseph. Elles commencent à fatiguer.

- On essaiera des Allemandes, cette fois. C'est plus

robuste, répliqua Adrien.

Tous les frais occasionnés par le système étaient évidemment inscrits au budget communal.

Mais sans détail, bien sûr.

A la rubrique : Fournitures scolaires.

Coeur de pierre

Trois maisons.

Retranché derrière la douve du vallon, le hameau s'accroche à la colline. Suspendu comme un tableau à la vitrine des montagnes.

Caressé par les yeux, loin des mains qui salissent.

Qui empoussièrent la terre et le cœur.

Le hameau, debout, nargue la départementale. Seul un petit chemin l'attache au reste de la terre. Cordon ombilical qui se fait mince et sinueux. Qui retarde longtemps le choc avec la route. Débouche en catimini, de peur que les passants le voient. Craignant la fureur et la haine du Monde.

Chemin-amarre.

S'il se décroche un jour, le hameau prendra le large

sur l'océan des coteaux.

Chemin-sentinelle.

Qui filtre la folie des hommes.

Et ne laisse passer que les gouttes d'amour.

Ils ont pris le chemin, un jour.

Ils s'aimaient.

Le chemin les garda prisonniers. Leur jeune amour s'était longtemps frotté aux rudesses du Monde. A sa médiocre méchanceté. A sa haine envieuse d'un bonheur incongru.

Ils avaient trouvé leur île, ils ont posé les sacs.

Remis debout la grange agenouillée.

Un mélange léger d'amour et de mortier.

La maison souriait, repue.

Depuis qu'ils étaient là, elle vivait d'amour. S'en repaissait. S'y vautrait. Des décennies de froid à rattraper. Un creux énorme à combler de bonheur. De joie tranquille. D'amour réchauffeur de pierres. Depuis deux mois, la maison se gorgeait de gestes doux, de mots qui caressent.

Ils s'aimaient.

- Viens voir, vite ! Viens voir !

Il sortit sur le seuil, maculé de plâtre, truelle à la main. Elle était dans la cour, corbeille à linge posée à terre. Elle montrait le mur de la maison :

- Regarde !

Hier soir, ils s'étaient disputés.

Pour la première fois, ils s'étaient griffé le cœur. Comme pour éprouver leur amour immobile. Pour sonder ses racines, lui qui était né sur les chemins. Leur bonheur se heurtait aux relents du voyage, elle voulait partir.

Ses pieds, à rester là, lui entraient dans les jambes.

Et lui ne voulait plus.

Leur orage éclata le soir, au bord du lit, au bord des larmes.

Un regain de caresses vint masquer la blessure.

Mais la maison eut un frisson.

- Regarde ! Insista-t-elle.

Il s'approcha.

Là, sous la fenêtre, une lézarde courait jusqu'au sol.

Leur ciel s'assombrit encore.

Elle aimait, mais c'était un oiseau migrateur. Lui voulait se poser pour une éternité. Croyant que son amour lui rognerait les ailes, il bâtissait, remontait,

arrangeait. Fabriquait un collier dont les perles s'égrènent.

Ils se heurtèrent encore et la maison eut froid. Ils s'aimaient pourtant. Le matin les trouva réunis dans leur bonheur fragile.

Ils sortirent, enlacés.

Virent l'autre lézarde au-dessus du linteau.

Un jour elle pleura.

Il lâcha sa truelle. Une charrue lui traversait le cœur.

Son amour était fort,

il marcherait encore.

Son amour était grand

assez pour contenir

le souvenir d'un nid.

Ils reprirent leurs sacs. Elle avait tout sauvé, l' Espace et son Amour.

Les derniers rayons du soleil ridaient la façade quand ils quittèrent la maison.

C'est quand ils furent au bout du chemin que le toit s'écroula.

Peur blanche

Je ne les ai pas vus depuis deux jours.

Je suis quand même resté caché. On ne sait jamais.

Ils doivent sans doute fureter en bas, au village. Je ne peux pas me rendre compte d'ici, à cause de la neige.

C'est terrible, la neige.

Terrible de tranquillité. Le monde peut s'écrouler, les hommes mourir et les enfants hurler, elle tombe, tombe sans arrêt. Tranquille. Si tranquille et si douce. Putain de neige. Depuis deux jours elle me tombe dessus à travers le trou béant au-dessus de ma tête.

J'ai beau me rencogner sous une avancée de pierres, elle pénètre mon corps des pieds à la ceinture. Assis contre la muraille, je replie à nouveau mes jambes. Les épaules aussi froides et dures que les moellons.

Pour la vingtième fois peut-être, j'entreprends de resserrer les morceaux d' écharpe qui enveloppent

mes chaussures. Devant moi, le mur en ruines s'ouvre sur la campagne voilée. La neige tombe régulièrement. Jamais je ne pourrai les voir monter à temps. Ce que j'ai pris pour un refuge va devenir un piège. De toute façon, c'est trop tard. Ils sont partout.

Il était déjà trop tard quand ils ont investi le village.

Fallait s'y prendre avant pour essayer de les arrêter.

Dans les collines.

C'est ce que je leur ai dit et répété, aux vieux kroumirs du conseil.

Mais avant de les bouger, ceux-là !...

Et les voilà en train de peser le pour et le contre, comme s'ils discutaient d'une coupe affouagère ou de la réparation du clocher. Je me suis mis en colère, à ce moment : si jamais ils arrivent près du village, on est foutus. Faut se défendre avant ! Et ça presse ! Vous n'avez pas entendu les nouvelles à la radio ? C'est une guerre, une vraie saloperie de guerre ! Alors, hein, les pourquoi et les comment, on verra après ! Faut que tous les hommes du village se portent à leur rencontre. On se sépare en deux groupes, on les attend au col de l'Espy et à la combe de l'Artigole. C'est la seule façon de nous sauver !...

Si seulement ils m'avaient écouté.

De discussions en hésitations, il a bientôt été trop tard.

Quelle horreur, bon dieu !

Je déplie à nouveau mes jambes. Je ne sens plus mes orteils. Putain de neige. Ça ne s'arrêtera donc jamais ? Elle s'est accumulée devant les débris du mur et commence à passer par dessus. Un petit tas se forme contre mes semelles. Le vent s'engouffre, se cogne aux murs restés debout. Il tourbillonne et grimpe jusqu'en haut de la tour du château à demi écroulée. Les ruines du château, c'est le seul endroit qu'ils n'ont pas encore fouillé. A cause de la montée, sans doute, et de la neige aussi.

Je leur ai échappé de justesse, ma maison est à l'écart du village. Ils sont arrivés sans bruit, sur la place, à la nuit tombante.

Les premiers cris m'ont glacé.

C'étaient les enfants qui hurlaient de terreur.

On dirait qu'il neige moins fort. Il faut que je me lève. Retrouver l'usage de mes pieds, j'en aurai besoin pour me défendre. J'ai du mal à rester debout. Le mouvement réveille ma faim engourdie, deux jours sans manger dans ces putains de ruines. Je m'appuie au mur pour essayer de marcher, en frappant mollement des talons. Ce froid atroce. Mais moi, au moins, je suis vivant.

J'ai eu peur. Les hurlements du village me clouaient sur le pas de ma porte. Une peur panique. Pétrifié d'horreur. C'est trop tard, fuis, fuis, échappe-toi. Il n'y a plus rien à faire.

Mes jambes n'obéissaient plus, me forçant à regarder le monstrueux carnage. Rien ne pouvait alors arrêter

le massacre.

Ils étaient des milliers.

Gris, presque silencieux et féroces. Ils étaient des milliers.

Je me suis jeté dans un taillis, avec le fusil. L'un de ces salopards m'a repéré. Il a quitté le groupe pour me suivre. Caché derrière un châtaignier, je l'ai attendu, fusil serré. J'ai mis toute la force dont j'étais capable dans le coup de crosse. Ma rage s'est acharnée sur lui. La rage et la peur. J'en ai fait de la bouillie.

Ensuite, à travers bois, je suis monté au vieux château.

En fait, ce ne sont que des ruines qui ne me protègeront pas longtemps, s'ils décident de monter aussi. Mais que puis-je faire d'autre ?

Ils sont des milliers.

Gris, presque silencieux.

Ils sont féroces et je n'ai qu'un fusil.

Contre des milliers de rats.

La mine

- C'est fini, les gars... Terminé. Les derniers sondages sont tous négatifs. On arrête pour de bon.

Les hommes n'eurent pas un mot. Mais leurs épaules s'affaissèrent un peu en passant la porte du bureau. Et les yeux, dont le blanc jaillissait des visages noircis, se firent plus brillants.

Ils venaient de toucher la paie pour la dernière fois. Ils n'étaient pas surpris. Soulagés simplement que l'inéluctable s'accomplisse aujourd'hui. Qui mettait fin à la douloureuse attente.

L'amertume viendrait plus tard.

Les paroles du chef d'équipe, ils les redoutaient depuis longtemps. Familières avant que d'être dites. Tournant et retournant cent fois dans leur tête, elles s'y étaient déjà polies. Usées d'impuissance.

Des paroles qui amputaient leur vie.

Qui fermaient la grille de la mine. De leur mine.

D'une mine dont ils avaient tiré la substance, sueur après sueur, mètre après mètre. Jusqu'au bout. Jusqu'à son agonie.

Elle était morte maintenant, entraînant un bout de leur âme.

La garce.

La mine de fer était épuisée.

La Mine, elle se cache dans le secret d'une combe étroite, au détour du chemin qui singe le ruisseau.

Au creux des bois et des prés escarpés qui guettent le soleil, pour sucer promptement un peu de sa vigueur.

Un soleil qui saute d'un versant à l'autre et dédaigne le serpent maigre du ruisseau. Qui passe par devoir, comme on fait une ronde. Un bref coup de lampe, s'assurer que tout est en ordre.

Car l'ombre, ici, est maîtresse.

Elle paie rapidement son tribut à la lumière, vers le milieu du jour. Et la lumière n'insiste jamais, chassée par l'inexorable des montagnes.

La brume légère et bleutée se carre alors confortablement, suspendue au hamac des châtaigniers.

La nuit est enfantée ici, dans l'étriqué de cette combe.

D'une alchimie étrange de brume et de silence.

Elle naît d'un coup, dans le fil noir du ruisseau. Un berceau si étroit qu'elle ne s'attarde guère. Elle grimpe alors l'ubac du pas mal assuré de sa vie toute neuve. Et dégringole sur le chemin. Explore l'autre versant, où elle se fait les griffes. Prend conscience de sa force, prête à conquérir l'espace, à engloutir tout le pays.

La Mine de fer se blottit là, dans le creux inquiétant.

Dans la matrice de la nuit.

La Mine se dérobe avec des pudeurs de vieille fille. Qui voudrait qu'on la voie et n'ose se montrer. Mal à l'aise. Gênée de son incongruité. Se sentant déplacée dans un pays où la terre se broute et ne se creuse pas.

Inquiète.

Mais fière aussi de sa différence.

Ne pouvant s'empêcher d'annoncer sa présence, elle a jeté sur le chemin la poussière brillante de son ventre, mêlée aux passées des troupeaux. A imprégné les ronces du talus pour marquer son territoire. Aux arbres qui s'ébrouent en vain, elle a changé imperceptiblement la couleur des feuilles. Et aux rochers de la falaise, elle a collé ses paillettes visqueuses. Une façon de dire aux yeux qui savent voir encore :

- Je suis là, derrière, au coude du chemin. Et je suis la Mine.

Un hangar, désuet et austère. Une baraque basse, adossée à la falaise. Un pont pour aller de l'un à l'autre. Car le ruisseau têtu n'a rien voulu céder. Il taille sans vergogne un lit impertinent, trop grand pour lui. Négligeant cette boue scintillante et graisseuse venue il ne sait d'où. Ne permettant à la Mine qu'il chevauche que de souiller un peu ses bords, lavés à grande eau par le premier orage.

Et ce partage en deux fait la Mine plus humble encore. Ainsi écartelée, elle se donne des airs de hangar à bestiaux. De ferme inoffensive, tranquille. La mâtine se veut insignifiante, poussant la modestie jusqu'à dissimuler sa gueule à l'abri des baraques.

Se faire oublier, le plus possible.

Rapetisser la souillure, pour être sûre de l'effacer.

Un jour.

Quand elle aura chassé les hommes.

Indifférente.

Indifférente aux blocs de minerai qu'ils tirent de son ventre : ceux-là sont déjà vaincus.

Soumise.

D'une humilité qui rassure. Qui ronronne sous le hangar. Là où ils broient sa substance pour la trier, la choisir et l'apurer encore, inlassables qu'ils sont à chercher le parfait. A approcher le pur. Pour l'entasser enfin en montagnes de sacs, luisants de poussière

minérale.

Apathique. Puisqu'elle doit les subir.

La volonté de la Mine est ailleurs.

Dessous. Profond.

Dans la nuit des galeries.

Dessous, la puissance a changé de côté. Un négatif de la surface. La Mine enlève les faux-semblants, jette son masque de médiocre. Elle passe alors, narquoise, sous l'insolent ruisseau. Et s'étire. Ankylosée d'avoir courbé la tête, elle se répand, s'étale en longues racines creuses. Un crâne de géant sous un chapeau mité.

Et les hommes qui creusent y rencontrent sa loi. Ils arrachent le roc, à grands coups de fatigue. Croyant plier la gueuse à leur acharnement. Mais la sueur ne paie que ce qu'elle veut lâcher. Avec parcimonie.

La Mine rétrécit parfois le filon jusqu'à l'impossible. Ceux qu'elle met à genoux se reculent alors. A s'en démonter les rotules. Et vont fouiller ailleurs. Ou bien elle joue, perfide, à effacer sa trace. Elle casse d'un coup la veine prometteuse. Et les hommes à tâtons cherchent à nouveau le fil.

Ou alors elle plonge. Raide. Pour remonter plus loin en cheminée-vertige. A écorcher un corps.

La ténacité des uns s'use à la malignité de l'autre. Lutte sourde avec le roc. Plus il est grignoté, plus il se fait solide, la Mine le retient. Chaque morceau gagné

est payé plus que l'autre. Et moins que le morceau suivant. La Mine de fer s'arc-boute contre les hommes aveugles. Leur soutire parfois un supplément de peur, en un grondement sourd de bête qui s'irrite. Exige quelquefois un supplément de sang, soubresaut de colère qui fissure la voûte. Qui écrase. Qui enterre.

Les hommes-pioches creusent.

Ils sont d'une race aussi dure que la montagne. Aussi têtue qu'elle. Ils peinent dans le noir, le coeur à la surface. Mordent dans la Mine à petites bouchées. Chaque jour. Morceau après morceau, ils ramassent les miettes qu'elle laisse échapper. Et replantent les dents.

Malgré les pièges.

Malgré la peur.

Malgré l'humide, le sombre et la sueur.

Malgré ELLE.

Et la Mine s'inquiète. Les hommes-termites ont creusé loin. Trop loin. Presque jusqu'à l'endroit où il sera trop tard. Ils sont trop nombreux à vouloir la ronger. Leur détermination dit clair qu'ils ne cèderont pas. Ils creuseront encore, toujours.

Et sa force s'effrite à combattre leur force. Il faut pourtant qu'elle les chasse. AVANT.

Alors la Mine se fait ruse...

- La mine de fer est épuisée, les gars. L'exploitation

est définitivement arrêtée. Il n'y a plus de minerai. C'est fini, a dit le chef d'équipe.

Les hommes-cancer sont partis. Chassés par le vide. Par un rocher qui ne vaut plus un coup de pioche. La grille s'est fermée, là-haut. Pour toujours.

Alors la Mine a un profond frémissement.

De soulagement, de victoire.

Un soupir qui éboule la terre au fond d'une galerie. La plus profonde.

Et dans le silence nouveau affleure un nouveau filon.

Le filon protégé qu'ils ne mordront jamais.

Un filon d'or.

Un seul être vous manque...

La longue boîte posée sur des tréteaux semblait occuper tout l'espace de la cuisine.

La mère dans un coin, toute roide.

Près de la porte où entraient les gens.

Ces gens vivants...

Mines de circonstance en pénétrant dans la maison.

Il s'était rencogné contre le mur du fond, à côté de l'évier. Et s'appliquait soigneusement, du bout du pied, à déclouer un morceau de fer blanc qui griffait sa sandale. Boîtes de conserve que son père avaient déroulées au burin, aplaties puis clouées sur les trous du plancher. Le métal résistait, s'incrustait dans la semelle de corde.

Ses orteils insistaient, jusqu'à la douleur.

Avoir mal.

La plaque ondulée se recroquevillait. Il appuyait méchamment. Pour la tordre. Un creux béait sous sa sandale.

Plus jamais il ne pourrait masquer les trous, son père. Leur éviter tant bien que mal de trébucher dans la misère. Plus jamais…

Et ces gens qui entraient, qu'il connaissait tous.

Des étrangers.

Vivants.

Pelotonné dans sa brûlure, le monde entier lui est étranger.

Et son reste de vie n'est plus que dans ses yeux.

Qui fixent obstinément la boîte de sapin.

Il vous connaît tous, les voisins, les amis, les connaissances.

Et il vous hait.

Il vous hait de bouger, de parler, d'avoir visage triste. D'avoir visage. D'exister.

Il vous hait de vos condoléances. Des accolades à sa mère, des chuchotis. De votre main dans ses cheveux. Qui fait raidir sa nuque.

Il vous hait, comme un enfant en est capable.

De toute sa révolte.

Son pied sous lui écrase le fer blanc. Il vous hait.

Il est là dans la boîte. Son père.

Immobile.

Et vos gestes feutrés sont encore des gestes.

Allez-vous en. Vos yeux sont trop vivants sous couvert de tristesse.

Allez-vous en.

Il croit qu'il a hurlé. Longuement.

De ce cri intérieur que sa gorge d'enfant n'a pas pu juguler.

Allez-vous en. Sa mère n'en peut plus de dignité rentrée. Il la voit, pétrifiée. Toute délarmée d'avoir pleuré en cachette. Ne reste que la fixité de l'oeil encore un peu humide. Allez-vous en. Laissez-les. Il ne voit pas ses frères. Une bonne âme a dû les éloigner.

- Ma pauvre... Quel malheur ! Comment vas-tu faire maintenant, avec les trois enfants ?

Partez. Ils n'ont que faire de vos mots.

Leur avenir est cloué là, posé sur de petits tréteaux.

C'est pas juste.

Son père...

Certains de ceux-là sont bien plus vieux que son père.

C'est pas juste de mourir à quarante ans.

Eux bougent encore, ils viennent leur parler.

Et il n'a plus que son image. C'est pas juste.

Dieu est un salopard, s'il existe.Il n'ira plus dans une église.

Deux jours plus tôt, le dimanche matin, un gamin des environs était entré chez eux :

- Il y a un télégramme pour vous à l'épicerie.

La mère prit sa bicyclette en silence. Figure toute blanche. Une angoisse solitaire de trois kilomètres, jusqu'au village. Le père était à l'hôpital depuis de longs jours...

- Dis, José, elle est où, maman ?

Il essaya tant bien que mal de rassurer ses frères.

Du portail où il guettait, il la vit arriver, le vélo à la main.

Il pensa à une crevaison.

Il comprit en s'approchant.

Titubant de détresse, elle n'avait pu remonter sur la machine, et revenait à pied.

- Un grand malheur, José…

Et il la vit pleurer sur le bord de la route, devant chez eux.

Il avait compris.

Il s'engouffra contre son ventre.

Ceux du village l'avaient laissée repartir, seule.

Avec la mort froissée dans le fond de sa poche, qui l'empêchait de pédaler :

Dimanche 15 avril. Stop.

Miguel Fuentes décédé aujourd'hui. Stop.

Hôpital Purpan, Toulouse. Stop.

Le mystère de la départementale

Une sale fin de voyage, vraiment.

La pluie, depuis Toulouse. Une lourde pluie d'été qui hache les feuilles au bord de la route et s'écrase brutalement. Dégouline en rigoles compactes vers des bas-côtés saturés. Le ciel a disparu. N'existe plus que ce réseau liquide qui dégringole de nulle part. La nuit, déjà. Pas la vraie nuit. Une sorte d'obscurité artificielle engendrée par la tempête. Il n'est pourtant que dix-neuf heures, un soir de mois d'août.

La lumière des phares bute contre les grosses gouttes. Se taille un passage dans le sombre du couloir aquatique. Pas question d'y voir à plus de quelques mètres. L'eau, partout. Sur le toit de la voiture, sur le goudron qui glisse, dans les fossés à demi engorgés. Fichu orage ! Tout y est dans ce tableau d'Apocalypse : la masse inquiétante des nuages où roulent les grondements du tonnerre; les flashs électriques qui hérissent le poil et montrent un ciel de fin de monde. De quoi rebrousser chemin.

Surtout quand on vient là pour passer ses vacances.

Le Comminges, c'est extra pour se reposer, avaient assuré mes amis de Bordeaux. Une semaine de vraies vacances, dans un petit village tranquille.

Balades et sieste. Campagne, oxygène, silence. Et pour me décider, ils me prêtaient leur maison.

Je me suis laissé faire. J'avais vraiment besoin de calme et de repos. De soleil aussi, après plusieurs années de travail à l'agence, sans interruption. Mais côté soleil, bravo ! J'étais servi ! Pas prévu cette météo pourrie !

La campagne, c'est bien. Encore faut-il la voir ! Et à travers ce rideau de flotte...

Je n'ai que huit jours, moi, pour profiter de la campagne. Mon agence commence à bien tourner maintenant, mais je ne peux l'abandonner longtemps.

Huit jours minimum, a dit le médecin : vacances... ou surmenage.

Alors je suis parti, poussé par mes amis. Je n'avais pas mis la clé sous la porte depuis un bout de temps. Pas mécontent, dans le fond, de souffler un peu. Et puis, santé oblige...

Instructions à mon adjoint, valises, et direction Ganties, en Comminges, au pied des Pyrénées.

Mais ce temps épouvantable commence à me faire regretter l'Espagne où j'avais d'abord résolu d'aller. Pourtant, des images de soleil paisible me reviennent

en tête. Je suis déjà venu dans ce petit village commingeois. Deux visites rapides, l'an dernier, à l'invitation des amis bordelais. Et je sais la beauté reposante de ces moutonnements, le mystère de ces petites vallées enchâssées au creux du piémont. Je sais aussi les dents d'acier bleui qui barrent l'horizon.

Mais ce soir, la route est aveugle.

La pluie me vole les images. Le chuintement des essuie-glaces anesthésie l'oreille. Mouvement saccadé qui hypnotise les yeux.

J'en ai marre de rouler.

On n'y voit rien et j'ai envie d'un café chaud. Près de quatre cents kilomètres depuis Bordeaux, avec ce maudit orage en prime. Je suis crevé. Les yeux me brûlent à deviner la route. La nuque douloureuse, les mains contractées sur le volant. Je n'aime pas conduire sous la pluie battante...

Figarol.

Le panneau a émergé d'un coup dans les phares. Je ne suis plus très loin. Le village fait le dos rond sous la trombe d'eau. J'ai à peine le temps de lire, ou plutôt de deviner : Ganties, cinq kilomètres. Allez, encore un petit effort. Ensuite un bain, un bon café et...

Coup de frein désespéré.

Le pied jusqu'à la tôle.

Dérapage.

La voiture qui devient folle.

Trop tard.

La silhouette sombre a disparu.

La roue glisse dans l'herbe, revient sur la chaussée.

Glissade. Incontrôlable.

La voiture tangue, s'immobilise enfin au bord du fossé.

Pas plus de cinq secondes depuis que la forme a surgi dans la lumière des phares.

Une forme humaine.

C'était un homme.

Je l'ai heurté, c'est sûr.

Le sang qui abandonne mon corps. Pour faire place au tremblement. La main cherchant la poignée n'arrive pas à ouvrir. Je l'ai écrasé.

J'ai écrasé un homme.

Portière ouverte, les gifles d'eau me réveillent. Et font réaliser l'horreur.

Il est apparu tout d'un coup et je l'ai écrasé.

Les jambes vacillent, les yeux hébétés fouillent la pluie. L'idée folle que c'était un rêve, que la fatigue me joue des tours...

Mais la certitude est déjà plantée dans ma tête.

Un homme à pied. Sombre. Je l'ai vu en un éclair.

Trop tard pour l'éviter. Je l'ai écrasé.

Le tremblement devient incoercible. Il faut aller voir, vite… Porter secours… de la lumière pour chercher… Les idées s'emmanchent mal. Une lampe, il faut une lampe… dans le vide-poche…

Les jambes se dérobent un instant. Mains posées sur le capot, le souffle revient, prend conscience des contractures du ventre.

Le coeur est près d'éclater. Porter secours, vite… Pas un bruit, pas une plainte. Il doit être plus loin derrière…

Recherche de cauchemar, sur la chaussée… rien… Dans le fossé, peut-être… La pluie fouette le visage. Rien… Je cours.

Là, devant. Une masse noire. C'est lui.

Il est mort.

Mes poumons se bloquent.

Je l'ai écrasé et il est mort.

Mes jambes lâchent. Je tombe à genoux dans la flaque.

Mort, je l'ai tué.

Il est tombé en travers du fossé, la tête sur la route. Ma lampe éclaire ses cheveux blancs et les boutons de sa veste qui brillent. Un uniforme. Le képi est à quelques pas, avec sa grosse plaque luisante. Un garde-champêtre.

Mort. A cause de moi.

Sarabande dans ma tête, l'estomac qui remonte.

Mort... Assassin... Mort... Assassin...

Des gestes pour calmer la litanie. Mouvements fébriles, inutiles... Le portefeuille qui gît, ouvert. Papiers éparpillés, trempés, sur lesquels s'acharne la pluie.

Mains incontrôlées qui les rassemblent.

Puérilement.

Comme pour effacer la faute. Le CRIME.

Mains qui tremblent. Qui refusent encore la vérité.

Mort. IL EST MORT.

Ça rebondit dans ma tête. Mes mains s'agitent toujours bêtement sur le goudron pour échapper à l'évidence.

Geste dérisoire qui met les papiers à l'abri du portefeuille. Mes yeux accrochent un nom sur une carte :

ARISTIDE MATHIEU, garde-champêtre.

C'est comme si je l'avais tué une deuxième fois.

Alors mon corps m'échappe. Secoué de spasmes, il se relève malgré moi et court vers la voiture.

Effondrement sur le volant. Le ventre qui commande : partir... Il est mort. Il faut partir... partir... vite...

Je ne sais pas comment je suis arrivé à la maison.

J'ai dû rester prostré sur cette chaise pendant une bonne partie de la nuit, sans doute... dans la cuisine, lumière allumée. Ma tête commence à décanter sa peur. Mais l'image atroce est là, sur la toile cirée.

Mort...

Une grande flaque s'étale sur le carrelage.

Je me rends compte alors que je suis trempé jusqu'aux os. Un long frisson de froid et d'angoisse ébranle mes épaules.

Des mots viennent battre la digue, sous mon crâne. Comme un ressac. Je les repousse, ils reviennent inlassablement.

Meurtrier... Il s'est enfui... JE ME SUIS ENFUI... police. Assassin ! Je n'ai rien pu faire... c'est le mauvais temps... Lâche !... Gendarmerie. Les gendarmes. Regardez-le, c'est lui qui l'a écrasé.

Un garde-champêtre... assassin... La route était déserte, personne n'a vu...

Quelque chose de gris s'insinue peu à peu. Une pensée visqueuse qui s'infiltre : personne n'a vu...

C'est à cause de la pluie. Un accident stupide. J'ai vu la silhouette en un éclair. Trop tard.

Aristide Mathieu, garde-champêtre à Figarol, mort, écrasé par un chauffard.

Ce n'est pas de ma faute.

Assassin. Je l'ai écrasé.

Les mots en folie se déhanchent dans ma cervelle.

Lâche. Lâche. Mort... Tu l'as tué, c'est toi... Tu as pris la fuite.

Ma tête dégringole sur la table, cherchant la protection des bras repliés.

J'ai dû dormir. Le jour est levé.

Le froid, instantané.

Les vêtements collés à la peau, glacés. Reins douloureux, épaules torturées.

Et l'image qui explose, dos frissonnant.

J'ai tué quelqu'un, hier soir, en voiture.

Dans la brume des pensées, un mot gicle : SALAUD.

Salaud qui se cache. Qui a peur. Mais personne ne

sait...

Si. Moi.

La question, longtemps repoussée, se détache nettement : et maintenant ?

Avec le choix terrible. Se dénoncer... ou pas.

On a déjà dû découvrir le corps. Mais personne ne sait. Il faut d'abord remettre de l'ordre dans les idées. Changer de vêtements. Réfléchir.

La voiture est dans la cour. Le froid du matin s'agrippe à l'humidité du costume d'été. La pluie a cessé. Un soleil ironique monte au-dessus de la colline. En bas, dans le vallon tranquille, Ganties se réveille.

La voiture n'a pas de trace. Comme si j'avais fait un cauchemar. L'image pourtant ne quitte pas mon esprit : la forme sombre qui surgit dans les phares... le corps allongé sur la chaussée... la pluie... la fuite...

Il me tarde soudain de retourner dans la maison.

La valise sortie du coffre, la chambre au premier étage. La douche interminable... Je frotte à me déshabiller la peau.

Mais ça ne lave rien, lady Macbeth, ça n'efface pas la nuit.

Deux jours que je suis cloîtré.

Deux jours et une nuit. A me donner du courage

pour dire simplement : c'est moi qui l'ai écrasé.

Deux jours de vie mécanique, où la main seule commande les gestes de survie. Deux jours où tout ce qui vit en moi s'est recroquevillé dans un coin de ma tête. Pour laisser toute la place au remords et à la crainte.

J'ai tué un homme.Et je me suis enfui.

On a vite fait d'être un salaud.

Une vie tranquille et sans histoire qui bascule en cinq secondes. Les honnêtes gens sont aussi vils que les autres. Ils n'ont pas eu l'occasion de le montrer, c'est tout. Mais qu'arrive la circonstance... La bassesse est insubmersible. On l'enfonce pendant des années, on la maintient sous l'eau... Un jour, la peur vous fait lâcher prise : elle flotte à nouveau, sordide.

Je me croyais un honnête homme. Incapable d'une infâmie. Un être normal, civilisé, bien considéré par son entourage. Et me voilà de l'autre côté.

Du sale côté.

A me terrer comme une bête, parce que j'ai peur.

Parce que la bassesse est remontée en moi. Que mon instinct m'a dit :

- Fuis ! Va-t-en !

La réaction primaire des hommes pris au piège.

Nous sommes tous des salauds en puissance.

Ça y est.

Je suis devant la gendarmerie, au chef-lieu de canton.

J'en avais marre de me voir dans la glace.

De rencontrer des yeux qui n'étaient plus les miens. Je n'ai pas pu me supporter davantage. Le remords est un animal carnivore qui vous vide l'intérieur à petites bouchées.

J'ai décidé hier soir de repasser la barrière.

- C'est moi qui ai écrasé quelqu'un, il y a trois jours, sur la route de Ganties.

Le gendarme a l'air étonné. Il lève un sourcil interrogateur :

- Où ça, dites-vous ?

- A la sortie de Figarol, sur la route de Ganties.

Les autres gendarmes lèvent la tête, me regardent.

Je sais que mon visage est défait par l'angoisse.

Un tel aveu vous libère, il ne vous soulage pas. La faute est ineffaçable.

Ils ont un air bizarre en m'examinant. La honte m'envahit plus encore. Trois jours. J'ai attendu trois jours avant de venir.

Ils doivent soupeser ma lâcheté.

Le gendarme du comptoir, ses yeux dans les miens, dit lentement :

- Il n'y a pas eu d'accident sur cette route. Ni aujourd'hui, ni il y a trois jours.

Je ne réalise pas tout de suite. Abasourdi.

Puis j'insiste :

- Mais enfin, puisque je vous dit que c'est moi ! J'avoue ! Il pleuvait.

Je l'ai vu trop tard ! Il a surgi tout d'un coup dans la lueur des phares. Il est mort ! Je l'ai écrasé... Ne cherchez plus. C'est moi le chauffard !

- Un moment, dit le gendarme d'un ton étrange. Je vais vérifier.

Je ne peux plus supporter le regard des autres. C'est vrai que je suis lâche, mais je suis quand même venu, non ?

Mes mains tremblent, à plat sur le comptoir. J'ai froid.

Le gendarme revient, suivi de son chef qui m'apostrophe :

- Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Si c'est une plaisanterie, elle est de mauvais goût ! Je vous préviens que ça risque de vous coûter cher ! Vous vous foutez de nous, ou quoi ? Vous êtes mythomane ?... Il n'y a pas eu d'accident dans tout le secteur depuis au moins trois semaines! Et sur cette

route en particulier, le dernier a eu lieu il y a bien longtemps... Quand ça, Pradal ? ajoute-t-il en se tournant vers le gendarme.

- Dix ans, chef. Je m'en souviens parfaitement car je connaissais très bien la victime. Oui, il y a exactement dix ans et trois jours... à la sortie de Figarol. Ecrasé par une voiture. Le chauffard n'a jamais été retrouvé... La victime, c'était le père Mathieu. Aristide Mathieu. Il était garde-champêtre au village, à cette époque...

L' oeil était dans la tombe

Il était arrivé au soir d'un été torride, au moment où Cagire bleuit.

D'un pas lourd et tenace de pèlerin. Du bord de la route où il s'était arrêté, il regardait le Pic. Sans bouger, sans poser le sac à terre. Pendant une éternité.

Ce fut tout ce qu 'en virent les paysans qui chargeaient les dernières balles de foin : un homme maigre, le visage brûlé de soleil, qui contemplait le pic de Cagire.

L'homme au bord de la route les ignorait totalement. Son regard n'avait pas quitté les pentes de la montagne. Il s'appuyait sur sa canne comme un qui a atteint son but.

Un étrange bracelet en forme de serpent brillait à son poignet.

Le soir même, il était dans la cabane du berger, pas

très loin du sommet.

Ce qu'il fit là-haut, on ne le sut que plus tard, par Jean, le berger de Cagire, descendu aux provisions au village.

L'auberge était pleine de chasseurs et du cerf qu'ils avaient failli tuer. Quand Jean commença à raconter l'histoire, on oublia un temps l'humiliation. Jean dit sa surprise en voyant arriver l'homme, à la nuit tombante :

- Les chiens n'avaient pas aboyé. J'étais assis devant la cabane, à finir de nettoyer le pied d'une brebis.

Tout d'un coup, je le vois déboucher de derrière la butte. Il ne faisait plus très clair et, sans y penser, j'ai serré le manche du couteau que j'avais à la main. Il avait une canne, pour grimper.

Puis je l'ai pris pour un touriste, un promeneur, quoi. Ces temps-ci, ça ne manque pas. D'autant qu'il avait pris le mauvais chemin pour arriver. Le plus rapide mais le plus raide.

Encore un montagnard aux souliers vernis, j'ai pensé. Et comme d'habitude, demain matin, faudra le remettre sur le droit chemin. Vers chez les rampants, ajouta-t-il, l'air de rien.

Et le rire de ses yeux attendait la réaction inévitable.

C'était un rite.

Chaque fois que Jean de Trémoun descendait au village, sa première visite était pour l'auberge. Là,

après la tournée du patron qui avait des bêtes dans le troupeau, commençait une joute oratoire sur les mérites comparés de la vie en haut de Cagire et dans la vallée. Sa manière à lui d'exorciser la solitude, d'exister.

Et l'affaire partait bien :

- Rampants !! Ho ! Hé ! Ho ! MONSIEUR JEAN DE TREMOUN est descendu de l' Olympe !...

- Réjouissez-vous, valetaille ! Le pasteur est parmi nous !

- Allez, ça s'arrose...

- T'es venu voir si nous autres, vers de terre, on s'était pas fait bouffer par les taupes...

- Ouais. Moi je dis qu'il y a un inconvénient à ta position élevée : le soleil est plus près de toi que de nous.

Il tape donc plus fort sur ta citrouille à toi !

En rafale.

Jean se taisait encore, les yeux malicieux. C'est bon d'entendre des voix. De sentir ce chaud autour de soi, de temps en temps. Il retardait le moment d'envoyer sa flèche. Faisait durer le plaisir.

Et ça repartait :

- Savez-vous qu'il est aussi plus près de la lune ? Monsieur Jean de la Lu-u-u-ne...

- Nous, ici, les malheureux d'en bas... on croit qu'il pleut. Mais c'est Jean qui pisse !

- Ouais. Mais ici, en bas, ses ai-les de gé-ant l'empêcheu-eu de ma-a-ar-cher...

- Même si, en haut, Monsieur « se mouche dans les étoiles » !

Jean de Trémoun était aux anges. Décida que c'était à lui :

- D'en haut, répliqua-t-il en un large sourire, on voit loin, très loin... Tiens, j'ai même vu le cerf aujourd'hui... Vous savez, le grand dix cors, celui que vous avez cherché et poursuivi toute la journée, je vous ai vus... Il est là-haut, avec le troupeau...

Mines contrites.

Touchés à vif, les chasseurs déposèrent les armes, après deux ou trois velléités sans conviction.

- Un point pour lui, déclara l'aubergiste.

Allez, Jean, tu les as eus. Continue ton histoire. Ton touriste...

Redevenu sérieux, le vainqueur ne se fit pas prier :

- Ce touriste, ce n'en était pas un. Je m'en suis aperçu dans la cabane, quand je l'ai fait entrer. Pas du tout l'air avachi des promeneurs que je récupère. D'habitude, quand ils ont repris leur souffle et bu un bon coup, ils sont intarissables : et comment on va

s'inquiéter en bas... et comment ils avaient pris leurs précautions pourtant... et comment ils connaissent bien Cagire... et je ne comprends pas comment je me suis perdu... Moi j'aime bien parler.

Alors je les rassure. Je leur dis que mais non, la civilisation n'est pas si loin, pensez-vous, demain vous serez de retour au camping... d'ailleurs, regardez, il est par là, et s'il ne faisait pas si sombre maintenant, pensez !...

Bref, je me fous un peu de leur gueule, gentiment, et puis on casse une croûte.

Mais lui... Rien, macarel ! Rien.

Pas un mot à côté. Le nécessaire. Même pas. Que j'ai même pas pu deviner cet espèce d'accent qu'il avait.

Déplier, replier le couteau après un bout de fromage.

Et de l'eau. Mais alors, là... Il arrêtait plus de boire. Tellement que j'ai dit :

- Ça va vous crever toute cette eau après la grimpette ! Vous avez traversé le désert ou quoi ?

Il s'est arrêté de boire et il m'a regardé.

HIL DÉ PUTO ! CES YEUX !

J'ai pas pu supporter.

J'ai baissé les miens, comme un merdeux.

Je sais pas comment vous expliquer ça. Des yeux

qui n'allaient pas avec son visage. Des yeux... vieux. Oui, c'est ça. Des yeux de vieillard. Mais d'un vieillard vieux, vieux... Ils n'avaient plus de couleur d'abord, ou alors j'ai pas remarqué.

Pourtant ce type, il est pas si vieux que ça. C'est vrai que j'ai pas pu lui donner d'âge. Trente ? Quarante ? Je sais pas. Je n'ai vu que ses yeux. Mais des yeux comme ça... ce regard sans âge... Pour moi, ce type a dû voir tant de choses que ça lui a vieilli les yeux. Et c'était pas supportable, cette espèce de... trou... qu'on voyait pas le fond. J'ai jamais vu des yeux pareils ! Même pas ceux de Thérèzo de Plano, que j'ai vu mourir centenaire !

- Oh ! Hé ! Jean, tu charries un peu ! Des yeux, c'est des yeux !

- Il en avait deux, au moins ? dit quelqu'un.

La facétie tomba à plat. Jean était un maître conteur, et l'auditoire déjà impressionné :

- Je vous assure, les gars, continuait Jean. J'ai jamais vu un regard pareil. On aurait dit... vous savez, ces opérations qu'on fait maintenant... on aurait dit qu'on avait greffé des yeux de vieux sur un visage jeune. Voilà. C'est idiot. C'est con ce que je vais dire, mais s'il m'avait dit, là, devant la cabane : je suis l'arrière petit-fils de Ramsès II... hil dé puto ! J'étais tellement retourné que je l'aurais cru. Et depuis qu'il est là-haut, je m'y suis pas encore habitué, à ses yeux...

- Ah ! Parce qu'il est resté ? Il est avec toi en haut ?

- Oui.

Le lendemain, quand je me suis réveillé, il était dehors. Et vous savez ce qu'il faisait ? Il regardait le soleil. Mais lui, il avait une façon bizarre. Il le regardait pas directement. Il était assis, les jambes repliées sous lui, vous savez, comme ces Hindous qu'on voit à la télé... Et il tenait sa canne dans les mains, le pommeau tourné vers le soleil. Immobile. Une vraie statue.

Bon. J'ai laissé faire. Un original, je me suis dit...

La toilette, la musette pour la journée et je ressors. Il avait pas bougé d'un poil. Alors je l'appelle. Rien... une tombe... Je recommence, pas davantage. C'est qu'il commence à m'inquiéter, le bonhomme ! Enfin... je lui tape sur l'épaule. Une fois... deux fois... et le voilà qui se met à bouger, comme s'il se réveillait. Mais il ne dormait pas ! Ces yeux fixaient le pommeau de sa canne. Un drôle de pommeau, avec une tête de vache... ou de taureau, je sais pas. Il était tout doré et les rayons du soleil s'y reflétaient. Tellement que les deux longues cornes en étaient lumineuses...

Je lui dis que je dois partir avec le troupeau, et le voilà qui me suit, toute la journée.

Et depuis, il est avec moi.

Et il s'y connaît en bêtes, moi je vous le dis ! Je m'en suis aperçu à plusieurs reprises, quand des brebis se sont égarées... Il m'en a sauvé une, macarel, qui avait dégringolé et s'était cassé les os. Je ne sais pas comment il a fait. Le soir de l'accident, elle était presque morte. Je l'avais pour ainsi dire rayée du troupeau.

Et le matin, hil dé puto, elle broutait avec les autres !

A ce point du récit, toute l'auberge était tendue.

Jusqu'à présent, on n'était qu' intrigué. Mais là !...

Jean ne mentait pas, c'était connu. S'il disait, c'était vrai.

Quelqu'un essaya de dissiper le malaise :

- Et il s'appelle comment, ton Égyptien ? se souvenant de la phrase du berger.

- Je ne sais pas. Il n'a pas articulé plus de dix mots depuis qu'il est là-haut.

Une aura de mystère et d'inquiétude enveloppait la salle de l'auberge. Chacun en emporta un bout en passant la porte.

Cette nuit-là le sommeil du village fut moyenâgeux. Des relents de sorcellerie flottaient au coin des lits. « L' Égyptien » occupa tous les rêves...

Pendant quinze jours, le village digéra le souvenir de l'étranger. Jean de Trémoun l'avait rejoint là-haut sur le pic.

On s'interrogea sans fin. Les hypothèses les plus folles furent avancées. L'histoire fit le tour du canton.

Des curieux allèrent même jusqu'à la cabane du berger. Ils en revenaient mal à l'aise, avec des histoires troublantes. Tantôt l'homme avait guéri Jean

d'une morsure de vipère avec une poudre tirée de sa besace : il appliquait la poudre et frottait l'endroit avec le pommeau de sa canne. Tantôt il gravait sur des bouts de bois des figurines étranges. Une fois même, l'un des curieux redescendit un morceau qu'il avait dérobé. L'instituteur déclara qu'à son avis, c'était une copie assez bien réussie de hiéroglyphes. Mais, ajouta-t-il blasé, on trouve les mêmes dans n'importe quel livre de sixième.

Et puis un jour, Jean de Trémoun redescendit précipitamment de sa montagne. On le vit arriver, essoufflé, complètement bouleversé :

- L 'Égyptien a disparu ! Il faut que vous m'aidiez à le rechercher ! Vite ! Il est sûrement en danger !

On le questionna.

- Depuis quelques jours, dit Jean, l'homme était malade. Il ne quittait plus ma cabane. Quand je revenais, le soir, je le trouvais assis sur le plancher, toujours à la même place. Ses cheveux ont blanchi d'un coup. Sa peau s'est toute ridée !Et hier, j'ai trouvé un bout de plancher décloué ! Il avait commencé à creuser la terre !

Il est sans doute devenu fou, tout d'un coup...

Je l'ai couché sur mon lit. Je l'ai réchauffé avec des couvertures. Ce matin, je suis parti comme d'habitude, bien obligé, en lui laissant à manger sur la banquette...

Et cet après-midi, il n'est plus là ! Il lui est arrivé malheur, j'en suis sûr.

En venant, j'ai retrouvé sa canne. Il l'avait cherchée pendant deux jours entiers. Il l'avait perdue... tiens ! c'est drôle... juste avant de tomber malade !

Le berger posa la canne sur le comptoir de l'auberge. Le pommeau flamboya en passant devant la fenêtre.

- Allez, vite, les gars ! Il faut le retrouver !

L'équipe de chasseurs, Jean en tête, se mit en route. Ils s'étaient munis d'un brancard, de cordes et de lampes pour redescendre l' Égyptien.

Ils arrivèrent à la cabane entre chien et loup.

Ils virent le plancher arraché et une dalle qui, débarrassée de sa couche de terre, était dressée contre le mur. Elle découvrait un trou béant de noirceur.

Jean, stupéfait de voir l'entrée d'une galerie au beau milieu de sa cabane, était sans réaction.

Avec cordes et lampes, ils entreprirent de descendre.

Sur le comptoir de l'auberge, le pommeau de la canne s'était brusquement terni.

Ils se perdirent dans le dédale de couloirs et de chambres secrètes.

On les retrouva cinq jours plus tard.

Hagards, faméliques et à demi-fous.

Un miracle qu'ils aient trouvé une sortie. Dans leur délire, ils parlaient de sarcophages et de momies.

- Mes moutons ! hurlait Jean, les yeux égarés. Mes moutons ! Je garde les moutons sur une PYRAMIDE !...

Les sauveteurs frissonnèrent en entendant l'un des chasseurs, prostré, qui ricanait lugubrement :

- On a échappé à Cagire ! On est sorti du monstrueux tombeau ! Cagire est une pyramide !! Ah ! Ah ! Aaah ! UNE PYRA-MIDE !

En fait, la salle du sarcophage était au niveau inférieur.

Exactement au cœur du Pic du Cagire.

On n'y accédait que par un passage secret, que les sauveteurs n'avaient pas trouvé.

Dans la chambre mortuaire du Pharaon, une couche

de poussière recouvrait les bas-reliefs et les hiéroglyphes des parois.

Au milieu, près d'un étrange bracelet-serpent tombé à terre, un sarcophage de pierre.

Le couvercle, propre, était posé de frais.

Vacances à la carte

Un ciel tellement bleu que c'en est lassant.

Une coupole de béatitude. A part le défaut à l'endroit du soleil, le regard dérape sur du bleu, jusqu'au verdoiement de l'horizon.

Un couvercle à vous épousseter tout le gris de la tête.

Qui débarbouille le dedans de toutes les saloperies de l'USINE.

Simon en profite jusqu'à la dernière goutte. A se prélasser sur sa chaise-longue. Seulement à se prélasser, sur la terrasse de la grande maison. Affalé, les yeux mi-clos, il laisse la chaleur dégouliner sur son corps.

Une paix béante. Tous frais payés.

Ses yeux reviennent sur le moutonnement herbeux qui habille le fond de la vallée. A droite, la forêt de châtaigniers, plus sombre. Sa lisière n'est guère à plus

de cent mètres de la terrasse. La vue se dégage vers l'ouest sur des prés entrecoupés de lignes de peupliers et de noisetiers en buisson. La pente languissante vient mourir au bord de la petite route longeant le parc, là-bas, à l'autre bout.

Tous les prés s'offrent ainsi aux regards de la grande maison. A un jet de pierre au-delà de la route, quelques vaches apathiques.

Des gasconnes. L'une d'elles boit longuement dans une vieille baignoire-abreuvoir, sous un châtaignier. Sa corne manquante lui donne un tranquille air penché. Le pré brûle d'étouffante sérénité.

Mais quelque chose ne va pas dans ce paysage...

Simon passe ses journées au soleil de la terrasse. Le regard vague errant sur cet Eden. Plus de vingt fois, ses yeux ont délayé le vert des arbres et celui des prairies. Le sédatif idéal pour cuver l'USINE.

Et puis tout d'un coup, il a une impression d'insolite. Quelque chose qui a effleuré son esprit au passage, mais qu'il n'arrive plus à saisir. Une sensation visuelle fugace. Un détail sur le bout des yeux, qui lui échappe. Simon redresse légèrement le dos. Oui, quelque chose ne va pas ...

Pourtant, rien n'a bougé depuis qu'il est là.

Non, rien n'a changé... Rien. Pas même les vaches...

LES VACHES.

Voilà ! C'était ça ! Les vaches !

LES VACHES N'ONT PAS BOUGE !

Elles se trouvent exactement au même endroit que ce matin.

Dans la même position. Elles n'ont pas bougé d'un millimètre.

Depuis des heures !

Simon ouvre carrément les yeux.

Le saugrenu de cette idée le fait se redresser complètement sur sa chaise-longue. C'est idiot. Il recommence à dérailler, sans doute. Il regarde plus attentivement, sourcils froncés. Une vache boit dans la baignoire...

La même vache dagorne que le matin !

Les autres broutent, l'encolure pétrifiée. Trois en groupe, une à l'écart, scrupuleusement à la même place. Simon ferme les yeux, compte mentalement jusqu'à cinquante. En se traitant de sot.

Quand il les rouvre, les vaches sont d'une immobilité parfaite.

Il se demande si sa tête ne lui joue pas un tour, à nouveau. Depuis quelque temps, Simon se pose des questions. A plusieurs reprises, il a senti son équilibre fragilisé.

C'était l'USINE.

Il avait bien besoin de vacances, Simon. Tous ceux qui travaillaient à l'USINE en avaient besoin. Un boulot de bagnard, quasiment.

Les émanations, surtout.

A devenir cinglé.

En peu de temps, il en avait vu, des nouveaux comme lui, qui n'avaient pas tenu jusqu'aux vacances. Ca arrivait d'un coup, surtout en fin d'après-midi, ou pendant les équipes de nuit. Ils arrachaient leur masque, pris d'une subite fureur. Devenaient tout blancs, respirant le poison à pleines gorgées. On les emportait, secoués de spasmes violents.

Simon n'en avait jamais revu un seul.

Personne ne savait à quoi servaient les saloperies que fabriquait l'USINE.

Production ultra-secrète, probablement militaire. L'établissement était compartimenté à l'extrême, sans communication entre les multiples ateliers.

Une entreprise gigantesque. Monstrueuse. Un travail dangereux à tous les stades de la fabrication. La rumeur rapportait parfois des échos alarmants, comme le nombre d'ouvriers devenus fous dans les ateliers de broyage. Ils se débarrassaient soudain du haut de leur scaphandre et se jetaient dans les trémies. Ou bien ils s'éclataient la tête contre les murs de l'atelier.

La substance fabriquée était aussi secrète que l'USINE.

Simon se rendait compte maintenant que plusieurs fois, il avait failli arracher son masque. Une envie qui se glissait subrepticement dans la cervelle. Et qui grandissait. On arrivait à ne plus penser qu'à ça, à la fin. A enlever son masque.

L'USINE avait calculé la périodicité des vacances en tenant compte de la résistance moyenne à cette envie.

L'important, c'était d'être dans la moyenne.

Pour Simon, il était juste temps. Ca devenait insoutenable. Son équilibre avait commencé à vaciller.

Et l'USINE l'avait inscrit sur la liste des vacances.

Elle s'occupait de tout, l'USINE.

Du logement, de la nourriture, des loisirs.

En contre-partie, au moment de l'embauche, on se coupait du monde jusqu'à la fin du contrat. A cause du secret.

Quand les recruteurs avaient mis la main sur lui, Simon partait à la dérive. Prêt à faire une de ces conneries que vous impose la solitude miséreuse. Il remplissait les conditions : célibataire au chômage, aucune attache connue, rien à perdre. Et de l'argent à gagner à l'USINE. Travail très dur mais très bien payé, vacances tous les trois mois.

Et comme vacances, Simon n'aurait pas rêvé mieux. En fait, c'était ce qu'il avait rêvé, justement. Un cadre qui correspondait exactement à ce qu'il souhaitait.

Au moment de son embauche, il y a trois mois, en même temps que le contrat, on lui avait tendu un questionnaire :

Des séjours de vacances vous seront proposés tous les trois mois dans les centres de loisirs de l'USINE, tous frais payés.

Veuillez indiquer ci-après :

- le genre de vacances que vous aimeriez passer.

- l'environnement souhaité (donner des précisions).

- le lieu qui a votre préférence.

L'USINE se fera un devoir d'accéder le plus complètement possible à vos souhaits.

Simon avait consciencieusement rempli son questionnaire. Non pas qu'il crût beaucoup à ces vacances à la carte "tous frais payés"... Mais il prit plaisir à entrer dans le jeu de l'imagination, parce qu'il sortait du trou noir, avec ce nouveau travail. Par défi, il s'inventa des vacances de nature, lui qui ne connaissait que l'agression grondante des villes.

Il s'imagina en quelques lignes un endroit de paix, dans le piémont, avec du vert autour et du bleu au-dessus. Même des vaches, il en avait parlé...

LES VACHES...

Toujours pareilles à des statues !

Simon est debout devant sa chaise-longue. Il faut qu'il aille voir. Sa raison se rééquilibre peu à peu depuis son arrivée ici. Il faut qu'il aille voir ces vaches de plus près. Et tout s'expliquera. Il descend les marches de la terrasse.

Simon s'engage dans l'allée de gravier qui s'égare à travers le parc. Autant pour se dégourdir les jambes que pour dissiper ce trouble dans la tête. Il atteint assez vite le petit bâtiment planté en bordure de pelouse, au-delà des massifs.

Et puis soudain l'étourdissement.

Le ciel et les prés qui se mélangent, déséquilibrés.

La tête qui tourne, l'impression atroce de n'avoir rien où s'accrocher. Une ivresse factice qui l'agenouille.

Simon chancelle, se laisse tomber sur un banc au bord de l'allée.

Les yeux fermés, ça tourne encore.

Comme sous le masque, parfois.

Putain d'USINE.

Simon s'allonge sur le banc pour s'y souder. Arrêter ce maelström démoniaque.

Les idées qui tournent aussi vite, à contresens. Des statues qui broutent... la chaise-longue... les vaches... des prés bleus... des vaches inertes...

Putain d'USINE.

Jusqu'à quand ce boulot de dément ?

Au-dessus des peupliers, un milan guette. Couché sur le banc, Simon regarde les ailes déployées. Elles sont d'une immobilité parfaite. Comme épinglées au ciel.

Il finit par s'endormir, comme les autres fois. Les deux hommes en blouse blanche, au dix-huitième sous-sol de l'USINE, sont bien embarrassés. L'ordinateur vient de leur signaler une anomalie dans le programme du numéro 748. Il faut qu'ils fassent vite, avant que les dégâts ne s'aggravent. C'est la première fois qu'une telle erreur se produit, et ils sont inquiets. Ni l'un ni l'autre ne tient à faire un rapport sur un incident quelconque. C'est dangereux, les rapports...

Ils se hâtent donc entre les deux interminables rangées de lits, tous occupés. Jusqu'à l'autre bout de l'immense salle :

- 745... 46... 47... 748. C'est lui. Vite, débranche-le.

- Fais voir son dossier...

Ah ! c'est un PROGRAMME VACANCES d'un mois. Fin du traitement prévu : demain midi.

- Donc il est entré ce matin... Bon, écoute. Pas la peine d'en faire une histoire, on se ferait taper sur les doigts. On arrange ça en douceur, et on fait pas de rapport. OK ?

D'accord. A condition de trouver ce qui ne va pas. Il faut contrôler son programme.

- Je m'en charge. Voyons, relecture... c'est bon... c'est bon... Tiens ! C'est là, tu vois ? Une erreur. Pas grosse, mais elle y est. Bien, on la corrigera au central, tout à l'heure... enclenche la disquette de secours en attendant.

- Voilà. Rebranche-le maintenant. Comment y s'appelle au fait, le 748 ?

- Simon... Il s'offre un mois au pied des Pyrénées. Dans le Comminges, d'après son dossier. Du vert, du bleu, des montagnes et des vaches. Tiens, c'est justement la ligne des vaches qui a foiré. Le reste est bon. Sauf peut-être une histoire d'oiseau... Des détails. On aura vite fait.

- OK. On rectifie sans rien dire. Pas vu, pas pris. Et demain midi, il remontera au boulot, là-haut. N'empêche, je préfère être à ma place qu'à la sienne...

Simon en profite jusqu'à la dernière goutte.

A se prélasser dans sa chaise-longue. Seulement à se prélasser, sur la terrasse de la grande maison. Des vacances comme il en rêvait.

Pendant tout un mois, tous frais payés.

Ses yeux reviennent sur le moutonnement herbeux qui habille le fond de la vallée.

Au-delà de la petite route qui borde le parc, quelques vaches gasconnes broutent tranquillement,

en relevant parfois la tête pour mâchouiller.

Une vache dagorne musarde, se rapprochant de la baignoire-abreuvoir.

Dans le ciel tellement bleu plane un rapace. Un milan peut-être… Ailes déployées, il décrit des arabesques…

Simon est bien.

Il laisse le soleil dégringoler sur tout son corps.

Simon est heureux.

Propriété privée

... et la petite chèvre blanche se sauva dans la montagne.

Mal clôturé, Monsieur Seguin ! Mal clôturé. Inefficace. Fantaisiste, l'enclos. Du bricolage. On ne retient pas les chèvres avec du sentiment. Ah ! Si c'était aujourd'hui ...

Aujourd'hui, on connaît, la clôture.

On s'y mêle les pieds, on s'y érafle les fonds de culotte. On s'y électrise les mains, on y bute du nez au fond du petit chemin. Partout. On clôture tout. Les prés, les bois, les sources et les maisons. Les fleurs,

les bêtes et les terrains de jeux.

Les désirs et les idées. Enfermés.

Le mot FIN à tout prix. Qu'on sache les limites. Fi du désordre. La peur du débordement, de ce qui vit à tort et à travers, sans contrôle. Qui vit à côté, de l'autre côté du grillage. L'angoisse de se perdre si l'horizon n'est pas fléché, encadré, numéroté. Boulimie de quadrillage, de chacun-chez-soi, de chacun-pour-soi.

Espoir dérisoire de retenir la terre entre ses doigts. Comme si on possédait la terre, alors que c'est l'inverse.

Volonté hargneuse d'encadrer les preuves de son passage, de les mettre sous clé. De clôturer sa vie pour mieux s'y cramponner.

Harpagons.

La macabre défaiseuse de clôture viendra de toute façon, un jour, nous décrisper les doigts.

Et quand vous aurez clôturé le Monde,

qui sera dehors ?

Ici, c'est chez moi, jusqu'au fil de fer.

Ne pas se mélanger, surtout. Chacun dans son cadre. Rassurants, les cadres. On voit où ça commence, on sait où ça finit. On connaît les limites, puisqu'on a planté les piquets. On peut attendre, convoiter

tranquillement le cadre de l'Autre. Guetter l'occasion, la minute d'inattention ... et avoir deux cadres. On les clôturera d'une seule pièce, ça fera moins de frais.

Mais en Clôture-Qualité-Supérieure, évidemment. Ne pas se confondre. Ne pas confondre Patrimoine et grillage à lapins.

Que l'arbre se fasse piquet, s'il veut servir à quelque chose. Sinon, des poteaux en béton. Ou en ferraille. Ou l'un dans l'autre, c'est encore mieux.

Bien alignés, les poteaux.

Et mitoyens, que rien n'échappe.

Reste plus qu'à clôturer les chemins.

C'est commencé déjà, tout le long. Avec des grilles, des barreaux, des murettes, du grillage, du fil électrique, des haies d'ifs, de sapinettes ou de lauriers ; des barrières de bois façon ranch, des murs façon cimetière ou des barbelés façon concentration.

Pour tous les goûts. A la bonne hauteur.

" *Une bonne hauteur de clôture ne doit pas permettre de tendre la main par dessus."*

Ou alors difficilement.

Qu'on ait le temps de voir la propreté.

Et la couleur.

On clôture.

Autour de sa caste, piquets de privilèges, treillage de mépris.

Autour de sa foi, portail d'intolérance et mur de certitudes.

Autour de sa peur, poteaux de haine et grille de fusils.

Et quand vous aurez clôturé le Monde,

comment en sortirez-vous ?

- Moi, monsieur, je suis honnête. Je n'ai rien à cacher. Pas comme ces traîne-savates qui louchent sur ma clôture. J'ai été obligé d'acheter un fusil, monsieur, le croiriez-vous ? Parce que j'en ai surpris certains qui pissaient sur mon mur, monsieur !

- Moi, mon cher, j'ai clôturé jusqu'à la mer. Difficile de rester entre soi, sur sa plage. Ca grouille à l'extérieur, jusqu'au ras du grillage.

Intenable. Je vous le dis, mon cher, ça devient intenable...

Et puis il y a les timides, qui se clôturent en s'excusant ; et les gens de bon goût qui se distinguent. Ces deux espèces-là choisissent la "Clôture-intégrée-au-paysage" : du grillage vert émeraude tendu sur du fil vert Véronèse. Avec des piquets peints en vert céladon. Une symphonie. L'herbe en devient jalouse et ne sait plus quelle couleur prendre. Honteuse, la pelouse. Qui rêve de sècheresse pour imposer d'autres nuances.

L'homme-cadastre a presque fini.

Il a enfermé la Terre, l'Air et l'Eau.

La Terre est quadrillée en clôture-gigogne, qui va de mon jardin aux accords de Yalta. L'Air est saucissonné en couloirs de voyage, en espaces aériens. Pas question de passer ma clôture-plafond, ou bien je te descends. La Mer est découpée en routes pour tankers, en eaux territoriales. Pas question de

passer ma clôture-liquide, ou alors je te coule.

Reste plus qu'à parfaire un cadastre d' Espace.

Les plans sont déjà prêts.

L'homme-cadastre a planté les piquets sur la lune.

Bientôt sur Mars.

Et quand vous aurez clôturé le monde,

qui marchera sur les chemins?

On mettait autrefois des cailloux, des bornes ou des cognassiers. Ca limitait, mais ça laissait le regard libre. Il pouvait galoper, se fatiguer d'espace. Aujourd'hui, le regard est forcé à la course d'obstacles. Et tant pis pour les yeux qui s'y brisent.

Pour regarder au loin, faut regarder en l'air.

Les tiroirs de la ville-classeur laissent échapper souvent un lot de prisonniers. Chaque fin de semaine. Leur geste de survie, c'est de se faire un clos. Plus grand que leur tiroir, mais aussi hermétique.

Et dieu pour tous ... mais dans la clôture.

Tant pis pour les vagabonds.

Clôturez, clôturez, il en restera toujours quelque

chose. Au moins les clôtures. Car à la fin, elles n'existent plus que pour elles-mêmes. Elles dessèchent l'intérieur et n'enferment plus que du néant. Comme ces riches domaines déchus dont on dit, en longeant le mur impressionnant qui subsiste : "Quelle belle propriété ce devait être !" Reste plus qu'une carapace de crabe bouffé par les oiseaux. Une coquille vide.

Et quand vous aurez clôturé le Monde,

qui pourra tendre la main ?

Nous sommes devenus les princes de la clé, les rois de la serrure. Chacun-pour-soi, chacun-chez-soi. Les autres se démerdent. Et quand la peur d'autrui vient frapper aux clôtures, on met des pièges à loup. On tire à travers son grillage. Faut pas pleurer de l'aide aux abords des clôtures, les oreilles sont closes.

Faut pas venir si près en essayant d'aimer : le coeur est sec comme un fusil.

Occupe-toi de toi et reste dans ton cadre. Pourquoi chercher à déborder ? J'ai du grillage à mettre. Va donc consolider le tien.

Et quand vous aurez clôturé le Monde,

qui gardera la dernière clé ?

Quand on a fini de limiter sa place, il en reste

toujours un bout, de clôture. Pour s'enrouler autour du cœur.

Bien serré. Enfermé, le cœur.

Qu'il n'aille pas battre n'importe où. Ça le fait durer. Ça l'économise de ne pas s'éparpiller à penser aux autres.

A ceux qui n'ont pas de clôture parce qu'ils n'ont rien à clôturer.

A ceux qui déchirent leurs mains sur les mailles maudites.

A ceux qui meurent accrochés au mur sans avoir rien compris.

A moi.

Et quand vous avez clôturé mon âme,

qui a osé dire que j'étais vivant ?

A planter des piquets, on finit toujours par se clôturer la tête.

Avec les idées bien alignées. Raides. Bien tendues les mailles de la connerie. En carré. Que rien ne dépasse.

Standard, les clôtures-cervelles.

Pas de raison que ça soit moins droit que chez mon voisin. On a ses idées bien plantées ... et on n'est pas

plus con qu'un autre, n'est-ce pas ? Pas moins, non plus...

Les clôtures aujourd'hui sont si nombreuses qu'elles enferment même le dehors.

ET C'EST POUR CA QUE VOUS NE POURREZ JAMAIS M'ENFERMER.

IL N'Y A PLUS DE GEOLIERS.

IL N'Y A QUE DES PRISONNIERS.

PERSONNE NE SAIT PLUS OU EST L'ENVERS DE LA CLOTURE.

Fait à l'hôpital psychiatrique Saint-Marie de Délivrance le 9 mai 2008, au neuf cent cinquante troisième jour de mon internement arbitraire.

Je confie ce message au vent, roulé en boule, comme d'habitude.

J'aurais préféré une bouteille pour rester classique.

Mais ici, on n'a pas droit aux objets en verre. Et après tout, on n'est pas en mer. D'ailleurs, une bouteille ne passerait pas entre les barreaux. Les petites fenêtres de ces chambres capitonnées ont des barreaux trop rapprochés. Et en plus, depuis le quatrième étage, elle se casserait inévitablement sur l'un des poteaux d'enceinte, ou sur le mur, sans atteindre le dehors.

Post-scriptum:

C'est la dernière fois que je vous écris, Enclôturés, mes frères . Je vais vous laisser vous débrouiller.

Moi, maintenant, je m'en fous.

Parce que je vais bientôt me déclôturer.

Moi, Michel Siborra, je sais que je vais m'échapper.

Parce que j'ai trouvé la clé.

Je l'ai accrochée au lustre, elle est juste à la mesure de mon cou.

Mais vous,

quand vous aurez clôturé le Monde,

qui dira aux enfants comment c'était ...

La Liberté ?

L' âme en écharpe

Juillet 1936, Andalousie.

Miguel entraîna Manuela.

Au ras du sol, d'abord, puis courbés sous les arbres. La fuite reprenait, comme la nuit dernière. L'impression de fuir depuis toujours. Depuis qu'ils s'étaient donné la main. Ils marchèrent longtemps, sans but, plus haut dans la colline. Sans parler. Trouvèrent un fourré profond, au fond d'une ravine. Ils s'y allongèrent côte à côte, enfants perdus dans la nuit. Ils se tenaient toujours la main, un lien de vie qui retenait au bord du désespoir. Plus de maison, plus de village. Plus de famille. La mort à chaque pas, demain peut-être, ou cette nuit.

Leurs têtes vers le ciel percevaient les étoiles entre les feuilles noires. La nuit était si calme. Si belle. Prête à jurer que ce n'était qu'un rêve. Un cauchemar de sang qui secouait l'Espagne. On pouvait échapper

en regardant là-haut.

Non, on ne pouvait pas. Ce n'était pas un rêve. Leurs oreilles gardaient les plaintes de cet homme. Quelqu'un du village qui mourait cette nuit. Par d'autres hommes du village. Le sang appellera le sang. Encore. Plus fort. La mort qui se mange elle-même.

Qui se nourrit de haine toujours renouvelée.

Des larmes gouttaient au bord des cils de Manuela.

Pourquoi. Pourquoi cette misère. La faim qui tord parfois le ventre et la peur maintenant qui le tord plus encore. La guerre… Elle ressassait le mot. La guerre, ce sont les ennemis. Où sont les ennemis ? La moitié du village ? Les enfants de Cordoue ? Fait-on la guerre à sa famille, à ses frères, aux gens de son pays ? Mais où est notre camp ? Qui n'est pas ennemi ? Le voisin, le cousin, la vieille Felipa ? Qui est de l'autre bord ? D'autres voisins ? D'autres cousins ? Sa mère si discrète, de qui était-elle ennemie ?

Pourquoi, à dix-sept ans, trembler du lendemain et craindre le présent ? Pourquoi cette folie… Cette nappe de mort…

Elle veut vivre. Vivre. Aimer. Aimer Miguel. Se réjouir de l'été, de la fête qui vient. Elle veut danser. Et rire. Et aimer qu'on la voie. Qu'il la regarde. A dix-sept ans, elle n'a rien vécu. Elle ne veut pas qu'on lui vole sa vie. Il reste tant de jours, tant de jours…

Alors pourquoi. Pourquoi étouffent-ils la flamme, futur anéanti.

Manuela frissonna. Miguel serra sa main. Ils se troublèrent soudain et séparèrent leurs doigts. Ils sentaient la chaleur le long du corps de l'autre. Une chaleur de vie. Leurs solitudes rapprochées éloignaient d'eux la mort qui traîne. Ils se sentaient vivants. Un sentiment aigu que leurs yeux évitaient encore.

- Manuela...

- Oui...

Il allait oser.

S'appuyait aux étoiles, au calme de la nuit.

Pour oser. Il s'appuyait aux angoisses, à la peur de mourir. S' arc-boutait à cet instant d'un présent infini. Lui dire, maintenant. Demain sera trop tard, peut-être, pour prendre son amour et l'offrir à deux mains. A demain qui devra exister puisqu'il aura osé.

- Je t'aime.

La haine s'échappait. Ne restait que l'ivresse.

- Je t'aime, Manuela.

Des secondes d'éternité.

Déjà Miguel avait l'âme en écharpe, la honte le tuerait plus sûr que les fascistes. Plus vite aussi.

Et puis, une toute petite voix:

- Moi aussi, tu sais, je t'aime.

Une paix immense descendit en lui. Une paix comme jamais n'en connaîtrait l'Espagne

Demain existera.

- Je t'aime, répétait Miguel.

Et ce mot si longtemps retenu avait un goût de plénitude.

- Je t'aime, répondait Manuela.

Ce mot désamorçait la peur.

Ils inventèrent les gestes de leur amour tout neuf. Cette nuit-là, dans le fourré de lune. Hors du temps. Hors de la guerre et de l'effroi. Ils retrouvèrent les gestes millénaires, tout de douceur et de fusion. Les gestes gauches de pudeur, hésitants de l'émoi inconnu. Ils se trouvèrent, à la recherche de continents secrets. Et plus rien n'avait cours, ni le sang autour d'eux, ni la misère des journées, ni l'interdit des traditions.

Ils s'aimèrent. Comme une délivrance. Un cri de rédemption à la terreur du monde. Un appel de leur vie. Ils avaient un cœur large à héberger l'Espagne, à cet instant d'éternité.

Ils s'aimèrent. En révolte d'amour aux démons de la haine. Le soleil pouvait bien ne pas réapparaître, ils découvraient le feu d'un univers binaire. Avec des

gestes lents d'un amour infini. Des gestes à écarter les peurs, à chasser les tabous. Ils s'offraient leur candeur comme on donne un royaume. Ce lit d'amour de gueux, au baldaquin de feuilles, abritait cette nuit un présent fabuleux. Miguel et Manuela exploraient des contrées qu'ils bordaient de mots tendres. Un pays fascinant que les fusils n'atteignent pas. Tutoyèrent le ciel, touchèrent à l'absolu. Et la liesse des corps les laissa enlacés, les yeux tournés vers les étoiles.

Le commencement d'aube les trouva lovés dans leur fourré.

Manuela ouvrit les yeux.

Tout de suite, elle sentit le poids inusité à son côté. Miguel, contre elle, dormait encore. Une coulée de miel roula sur ses épaules. Miguel... Joie intime, profonde. Elle s'était unie à lui. Sans artifices. Sans honte. Elle en rougit un peu malgré sa secrète fierté. Être allée jusqu'au bout de son choix. Elle aimait Miguel, elle devenait sa femme. Personne ne pourrait jamais effacer cette nuit. Pas même ceux qui la diront déshonorée. Qui la fuiront comme fille perdue. On ne déroge pas aux interdits sur la terre andalouse. Punie pour cette liberté. Écartée du troupeau. Montrée du doigt et du regard.

Tant pis pour eux.

Elle devait accrocher cette nuit à sa vie. Avec celui qu'elle aime.

Une vague pâleur atteignait le haut des chênes. L'aurore approchait. La brise légère qui descendait

maintenant de la sierra réveilla Miguel. Il sut aussitôt la chaleur contre son flanc. Manuela. Le souvenir de cette nuit. Il aima l'obscurité de cacher la rougeur qui montait à ses joues. Elle ne pouvait la voir, son orgueil ne l'eût pas supporté. Il prit sa main et murmura des mots étranges, chauds et graves à la fois. Mots anciens dans sa tête et nouveaux à ses lèvres:

- Je t'aime, Manuela.

Elle répondit d'une pression des doigts. Il se sentait grandi, plus fort. Sûr de lui. Il sourit. Se leva, lui tendit la main

- Viens. Allons nous marier.

Un silence surpris, dense. De l'épaisseur d'une évidence.

- Nous marier, Miguel ? Mais ...

- Viens.

Elle le suivit, sans autre étonnement. Confiante.

En voiture

- Alors, c'est vrai que vous l'avez acheté, ce terrain ?

L'air bonasse, avec un rien de réprobation dans la voix. Les sourcils faussement candides et calé sur son tracteur, Bartissou regardait l' homme, comme un gros chat à l'affût.

La réponse, il la connaissait, bien sûr. Simplement une manière de sonder l'étranger, savoir s'il allait suivre. Qui sait, s 'il entrait dans le jeu, peut-être que ça lui échapperait, combien il l'avait payé, le pré à Fernand...

Et puis fallait quand même entrer dans le vif du sujet, depuis qu'ils étaient là, tous les deux, à tourner autour. Bartissou jugeait qu'il avait assez tourné, que le temps des confidences était venu. Dame, puisqu'ils allaient voisiner, autant savoir tout de suite si l'animal était franc du sabot.

- Oh, il a pas dû coûter... quoique... c'est un vieux renard, le Fernand... celui qui vous a vendu... ajouta Bartissou en forme d'invite.

L'homme, apparemment, ne se fit pas prier. L'air un peu naïf de quelqu'un qui arrive et dévoile ses états d'âme, pour montrer qu'il vient en ami, que son installation ne gênera personne. Diplomate. Donner des détails pour prendre la confiance :

- Je l'ai acheté comme terrain à bâtir. Le prix m'a semblé raisonnable. Je suis célibataire et j'en avais assez d'être en location en ville. J'aime la campagne, je vais bâtir ici. Pas grande, la maison. De quoi profiter de l'endroit...

Et de raconter qu'il était fonctionnaire au Centre des Impôts de Saint Gaudens, mais qu'il était originaire de Toulouse ; que le pays lui plaisait ; et quel entrepreneur il avait contacté pour sa maison, et quand les travaux allaient commencer...

Bref, des tas de détails, mais pour ce que Bartissou voulait vraiment savoir, rien.

Ça l'embêtait bien un peu, Bartissou, une maison à côté de son champ. Surtout que l'autre allait clôturer, sans doute. Il était commode, le pré à Fernand, pour tourner le tracteur au bout du sillon. Mais d'un autre côté, si le vieux bandit avait réussi à vendre ça comme terrain à bâtir...Ça lui ouvrait des horizons, à lui, Bartissou... Ça décuplait la valeur de son propre champ. Il n'était pas plus bête que Fernand, et ma foi, si un jour il avait besoin... plutôt que cette saloperie de maïs qu'il fallait tirer de terre à coups d'arrosage... Bartissou se prit à regarder les mottes, sous les roues du tracteur, avec un œil nouveau. Puis il arrêta là ses rêves immobiliers pour relancer la conversation. Des fois qu'il apprendrait autre chose...

- Alors, comme ça, vous allez habiter par chez nous.

- Oui. Vous avez un bien joli village, tranquille, agréable. Et la vue est magnifique, avec le pic de Cagire qui domine tout ça...

Bartissou connaissait le refrain. Le pic inspirait toujours les gens de la ville. Il leur poussait des ailerons de poète, à le « bader » avec leurs yeux de plaine. Cagire, c'est Cagire, voilà tout. Une montagne. Une carte postale. Un drapeau à touristes. Sa terre à lui, Bartissou, elle était bien plus basse que Cagire, et bien plus dure aussi.

- En plus, continuait le nouveau propriétaire décidément bavard, j'ai appris un détail pittoresque sur le terrain que je viens d'acheter. A propos du petit train. Vous êtes au courant ?

- Ah ! fit Bartissou après un instant de réflexion. Le petit train... C'est vrai. Les rails passaient juste au milieu de votre champ. Le tortillard qui faisait Aspet-Saint Gaudens.

Et il ajouta, le sourcil pédagogique :

- C'est une vieille histoire, le petit train. D'avant la guerre. Abandonné vers trente-six, par là. Je sais qu'il a tourné une trentaine d'années, avant de s'arrêter. Oui, il passait juste ici, dans le pré à Fernand.... Mais si ces vieilles histoires vous intéressent, un article est paru il y a un mois dans le journal.

Sûr que ça l'intéressait ! Beaucoup même. Plus que son travail de fonctionnaire au Centre des Impôts.

Sa mutation en Comminges l'avait éloigné de sa ville natale. Il avait peu d'amis en ville, et sa nouvelle vie l'avait isolé davantage. Ses habitudes de célibataire avaient été dérangées. A Toulouse, il s'était fait un cocon anonyme dans la multitude.

Quand aucun ne connaît l'autre, personne n'est étranger. Mais ici, dans cette bourgade somnolente, il était le Toulousain. Il venait d'ailleurs.

Pourtant, peu à peu, il s'était laissé prendre au piège. Il allait de moins en moins souvent revoir sa nostalgie de plaine. Il s'apprivoisait lentement aux

forêts moutonnantes de ce nouveau pays. Pendant de longues promenades, il s'imprégnait du charme du piémont. Il y avait bientôt succombé.

Et avait décidé de raciner dans un de ces petits villages le long du Ger, et qui sait, d'y faire souche peut-être...

La maison fut bâtie en quelques mois.

Mais ça ne suffit pas, une maison neuve. Ça n'a pas de racines. Lui, le déraciné, voulait se planter à nouveau. Il avait perdu son histoire dans la brume de la grande cité. En avait-il eu une, d'ailleurs, au milieu du gigantesque grouillement... Il voulait s'en forger une nouvelle, comme tous les exilés. Bouturer n'est pas suffisant. Il avait besoin d'un passé, quitte à l'emprunter là où il s'était arrêté. Pour se rapprocher d'eux, là-bas, au village. Les bien plantés.

Alors il s'intéressa de près à l'histoire du village, de ce bout de pays qu'il avait choisi.

Et il repensa au petit train.

Ce passé-là s'était déjà introduit chez lui, puisque sa pelouse avait été voie ferrée, autrefois.

Dès lors, tous ses loisirs passèrent en recherches. Il s'agrippa au petit train de jadis. Il commença par interroger les gens du village. Certains se souvenaient. Ils lui montrèrent l'endroit exact où étaient posés les rails. La voie traversait effectivement son terrain et sa nouvelle maison de part en part,

passant au milieu du salon et ressortant par le garage.

Puis il chercha à approfondir, fréquenta les archives communales, départementales, hanta les bibliothèques, fit parler les vieux, retrouva d'anciennes cartes postales. Il s'aperçut que personne d'autre n'avait construit de maison sur l'ancien tracé de la voie, et en conçut une sorte fierté. Il lui sembla que le petit train lui appartenait davantage ainsi. Il s'était reconstruit une histoire, se réinventait des racines. Par procuration.

Bartissou, son voisin, le regardait faire, ébahi. Jamais il n'aurait pensé qu'on puisse s'intéresser à ce point à cette vieille histoire de train, y dépenser tant d'énergie.

Une race étrange, ces citadins de garenne...

L' homme furetait de plus belle, inlassablement. Ça tournait à l'obsession. Une joie secrète l'habita un jour, quand il présenta le résultat de sa quête acharnée. Une joie comme un défi. Il organisa une exposition qu'il appela « Le petit train d'Aspet, 1905-1936 » dans la salle du foyer rural. Lui, l'étranger, en savait plus sur le village et sur le train que tous les arbres généalogiques venus voir son expo. Chaque étonnement d'un villageois devant un épisode ou une anecdote oubliés comblait un peu de différence.

Le nom de l'étranger se mêlait à ceux des ancêtres parce qu'il les avait tirés de l'oubli. Les vieux qui avaient vécu ça en restaient bouche bée, les yeux humides.

Il décrivait le voyage inaugural du 17 septembre 1905, avec le ministre de l'agriculture natif du pays. Les discours, le banquet. Il racontait les petites gares tout le long du trajet. Disait les chargements de bois, de marbre ou de minerai, les colis de beurre ou de pinces à linge ; les incidents de parcours à cause des vaches ou de la neige ; les voyageurs qui descendaient pour déblayer ; la petite locomotive qui peinait à la moindre côte, les wagons supplémentaires les jours de marché...

Le Far-West.

Avec toute une hiérarchie sociale qui, selon le degré de respectabilité ou de fortune, montait en première ou en seconde classe. Il décrivait les wagons à plate-forme, pour ceux qui n'avaient pas peur des scories, ou qui n'avaient pu trouver de place à l'intérieur. Et le velours des premières classes, le bois ciré des secondes... les militaires et les collégiens... les amoureux... l'effervescence les jours de marché, et le chauffeur bourrant la pauvre chaudière... et la distribution des colis postaux, le tunnel de Miramont, l'arrivée pompeuse en gare de Saint-Gaudens, parmi les vrais gros trains...

Une saga. L'épopée héroïque.

Il avait fait un fantastique travail de redécouverte. Quête frénétique d'un passé qu'il s'appropriait. Il accumulait l' Histoire, s'y roulait, s'en gorgeait, comme si le trop-plein pouvait devenir sien. Fringale de racines à en crever d'indigestion, recherche avide de frustré.

Dangereux pour les hommes-bouture.

Car l'osmose ne se fait jamais.

Ainsi au fil des ans, le petit train devenait pour lui son Histoire, son Objet. Il en arriva à engloutir une bonne part de son salaire à fabriquer des maquettes du train et à poursuivre ses recherches. Il s'acharna à retrouver chez les ferrailleurs un bout du rail d'origine qu'il posa sur sa pelouse, à l'endroit exact de l'ancienne voie.

Sa maison tapissée de photos, de croquis, de plans et d'objets ferroviaires devenait peu à peu un musée à la gloire du petit train d' Aspet.

Et puis un jour, il avoua à Bartissou qu'il entendait le train, certaines nuits de lune vieille. Depuis des années. Il sifflait soi-disant deux fois pour annoncer son passage. Ces nuits-là, précisait-il, il entendait venir le crachotement laborieux de la machine à vapeur. Et le martèlement sur les rails, qui devenait assourdissant en traversant son salon et en ressortant par le garage... Un bruit terrifiant, quand vous êtes dans la chambre, à côté. Il prétendait être le seul à l'entendre car, disait-il, il était le seul à avoir construit sa maison sur l'ancienne voie ferrée.

On sut alors au village que le petit train avait trop roulé dans sa tête, qu'il se l'était ressuscité à force de le chercher. Sa cervelle n'était plus qu'une gare de triage où il se perdait parmi les aiguillages.

Il déraillait, voilà le mot qui convenait.

On tenta au début de lui remettre les pieds sur terre. Bartissou, secrètement impressionné par l'érudition de son voisin depuis l'exposition, fut des plus persuasifs. Mais l'autre persistait dans ses affirmations, disant qu'il l'entendait de plus en plus souvent. Bouclé dans sa chambre, il n' osait pas le voir passer dans son salon, parce qu'il avait peur. D'après lui, le train sifflait de plus en plus furieusement. Comme si la maison le gênait sur son passage.

Il confia à un Bartissou incrédule qu'il n'aurait pas dû s'approprier un passé qui n'était pas le sien. Et qu'il aurait dû construire à l'écart de l'ancienne voie ferrée.

Peu à peu, au village, on s'habitua à cette bizarrerie. On n'essaya plus de le raisonner. Bartissou hochait simplement la tête, de pitié. L'homme était par ailleurs d'un naturel tranquille et serviable. Il avait une idée fixe, voilà tout. Pour lui, le train continuait le voyage. Il avait fini par lui manger la tête. Après tout, il y a des visions plus bizarres qui courent à travers le monde. Et autrement plus dangereuses.

On le laissa donc en paix avec son rêve...

Quand Bartissou fut réveillé en sursaut, une nuit, par un sifflement de train et un martèlement sur des rails, il resta d'abord cloué de stupeur sur son lit.

Puis il maudit son voisin.

A force d'écouter ses délires, voilà que lui aussi se mettait à entendre des trains. Pardi ! Depuis le temps que l'autre malade lui serinait qu'une locomotive traversait son salon... le salon, je vous demande un peu ! Voilà, ça y était ! Il en avait rêvé aussi ! Que la sueur du cauchemar lui coulait encore sur les tempes... Mais faut que ça cesse, cette histoire de fou ! Demain matin, il va m'entendre, macarel ! Toute la journée sur le tracteur, et la nuit avec son foutu train ? Faut qu'il arrête de raconter ses conneries, maintenant ! Il rendrait « pec » n'importe qui, celui-là, avec ses histoires... Va retrouver le sommeil maintenant, té ! Mais demain matin, il va m'entendre, le détraqué...

Et aux premiers rayons, Bartissou d'un pas rageur alla trouver son voisin.

Il le trouva dans le salon.

Étendu raide mort, au milieu d'un épouvantable désordre de meubles brisés. Deux effroyables blessures labouraient son corps, l'une sur les jambes, l'autre au niveau du cou.

- Écrasement, conclut le médecin légiste. Écrasement par un véhicule très lourd. Comme un train par exemple...

Le passeur de Garonne

Comme tous les matins, Bertrand a du mal à sortir de sa paillasse :

- Par Saint-Martin ! Puto de aïgo !

Il fait jouer ses genoux raides sous la maigre couverture humide. Il ne bouge pas encore, profite de la tiédeur moite et trompeuse de la paille, quelques instants de plus.

- Faudra bien que j'aille le voir, le père Guillaume. Paraît qu'il a soulagé la Maurande, la semaine passée.

L'habitude d'être seul, il a pensé tout haut.

Ses yeux s'accrochent au plafond, devinent l'auréole de moisi, sur la grosse poutre. Il la connaît par cœur. Il les connaît toutes par cœur, les taches au-dessus de sa tête. Il ne les voit pas encore, il fait trop sombre. Mais sa mémoire les compte, en suit les contours... En

cette saison, elles s'étalent, deviennent laiteuses, purulentes. Exactes au réveil, comme chaque matin. Incrustées dans le bois, vieilles sans doute autant que la cabane.

Aussi loin que Bertrand se souvienne, il a toujours ouvert les yeux, à l'aube, sur ces scellés de la misère. Et le soir elles sont là, à reluquer le corps fatigué qui s'écroule sur la paillasse. Il a pourtant essayé de s'y habituer.

Enfant, au coucher, il lui arrivait quelquefois d'en faire des nuages ou des elfes moqueurs, les soirs de soupe plus épaisse. Mais souvent, le ventre tiraillé, les taches devenaient dragons, diables ou monstres hideux.

Ce matin, elles lui paraissent plus horribles, plus vivantes que jamais.

Vivantes. L'humidité de l'automne les fortifie.

Il les sent, tout près. S'il n'y prend garde, elles vont finir par le grignoter, comme les poutres. Lui moisir la tête. Se répandre sur son corps. Exactement comme eux, là-bas...

Non. Leurs taches à eux sont plus blanches, plus atroces.

Eux, à cinq minutes à peine de la cabane... les « rufatz »... les ridés du diable... les lépreux.

La vieille terreur remonte à la gorge. Bertrand

frissonne. Ces maudits rufatz ! Avec leurs cloches qui ne savent sonner que le glas, et qui le sonnent plus souvent qu'à leur tour.

Par Saint-Martin ! Elles vont se rider elles aussi, à toujours jouer une musique de mort ! Elles vont finir par se dessécher et tomber, comme les doigts de ceux qui les sonnent.

L'image d'une cloche dégringolant dans la cour de la maladrerie effiloche l'angoisse de Bertrand qui sourit nerveusement. Pour sûr qu'elle en écraserait quelques-uns, de ces damnés ladres ! Au moins ceux qui ne peuvent plus marcher, ceux qu'il a vu un jour par la brèche du mur...

Il revenait de Toulouse avec un chargement de corde neuve pour son bateau. Il avait quitté le grand chemin et emprunté le sentier qui mène à la rivière, quand il entendit le glas. Ça venait de la maladrerie dont le sentier longeait l'enceinte. La curiosité fut plus forte que la crainte. Il arrêta sa mule, grimpa sur un châtaignier et regarda par-dessus le mur. Après tout, il avait déjà vu des lépreux. Il connaissait leurs grandes capuches et leurs crécelles. Il suffisait de les maintenir à bonne distance.

Mais quand il les vit dans la cour, sans leurs manteaux, il ne put s'empêcher de trembler, Bertrand le nautonnier. L'image de l'horreur est encore nette dans sa mémoire. Visages détruits, membres tordus, desséchés, réduits à des moignons. Corps déformés, ridés.

Les rufatz.

Par Saint-Martin ! De telles pensées au réveil !

Maudites taches !

Toujours étendu, Bertrand cherche à décrocher la sale vision de sa tête:

- Puto de aïgo ! Saloperie de rivière !

Revigoré par le juron, il se redresse, s'assied au bord de la paillasse, la couverture frileusement serrée autour des épaules. Ses pieds nus tâtonnent à la recherche des sandales de peau. Chaque soir, pour les sécher, il les bourre de paille et les enfouit dans la litière recouvrant le sol de la cabane. Au bord du fleuve, la terre battue est toujours humide.

Puis, les mains sur les genoux, il se lève, trouve la large ceinture sur le tabouret près de lui. Il l'enroule soigneusement autour de ses reins, par-dessus la longue chemise.

- Bon, voyons où il en est, grogne-t-il en sortant sur le seuil.

Une sale grisaille commence à grimper en haut de la colline, vers l'est, de l'autre côté de la Garonne. L'eau noire coule à quelques pas, au-delà du chemin de halage. L'odeur forte de bois pourri accompagne le roulement du fleuve. Un roulement sourd mais puissant que Bertrand n'entend plus par habitude. Il a pourtant remarqué un changement dans la musique

de l'eau, voilà quelques jours. Il sait qu'elle va changer encore, car il a appris la Garonne peu à peu, depuis le jour où il est né sur la rive, dans la cabane de passeur. Il connaît les moindres gestes de la sorcière Garonne.

Sa sorcière.

Il la devine. Il se sert d'elle, vit par elle, souvent contre elle. Il sait aussi qu'elle se joue de lui, qu'elle fixe des limites qu'il ne peut dépasser.

Joueuse, mais susceptible.

C'est le galet qui a raison : quand elle est en colère, mieux vaut faire le dos rond. On ne dompte pas la Garonne.

Le froid saisit Bertrand tout à coup. Mais il reste là, à considérer une haute masse sombre et compacte, juste devant lui, au-dessus de l'eau. Depuis huit jours, tous les matins, il se plante sur le seuil et regarde.

Il regarde l'aube se lever sur le pont.

LE PONT !

Le maudit pont qui lui vole son pain.

Le pont que messieurs les consuls ont cru bon de jeter à nouveau sur son fleuve.

Comment ! Une ville royale, chef-lieu de châtellenie, sans pont ?... Impossible !

Et les prud'hommes d'approuver. Tous les seize, comme un seul homme. Dame !... Les élections de la Saint-Luc arrivent... et il y aura des places de consuls à pourvoir. S' entendent comme larrons en foire, les bientenants !

Mais par Saint-Martin, il finira comme les autres, votre nouveau pont ! Emporté ! Avalé !

Furieusement, Bertrand se racle la gorge et crache, loin devant. Autant par mépris que pour chasser les miasmes de la nuit.

Et d'un coup, à cause du pont qui commence à se dessiner, il songe à son père.

Son père, Guilhem...

Il lui avait enseigné la Garonne, jour après jour. A la Garonne, il montrait son fils, pour qu'elle le reconnaisse, qu'elle s'habitue à lui. Jusqu'au matin de soleil où, encore enfant, il lui donna sa première perche...

Un fameux nautonnier, Guilhem, qu'on aurait dit marié à la rivière.

- Tu vois, Bertrand, disait-il... heureusement qu'elle nous aide, la sacrée sorcière ! Si elle ne mangeait pas tous leurs ponts du diable, on pourrait bien crever de faim, nous autres. Mais ils ont beau s'acharner, va,

elle remettra toujours les choses en place. Les ponts, ça nargue les fleuves en les enjambant. Ça les méprise, et ils n'aiment pas ça. Alors, ils se mettent en colère.

Souviens-toi, Bertrand, on n'enchaîne pas la Garonne. C'est elle, la maîtresse. La misère, c'est des hommes qu'elle nous vient.

Ces consuls de malheur, qui augmentent la ferme tous les ans ! Sous prétexte que je fais plus de traversées quand leur foutu pont est parti jusqu'au diable !...

Et puis, un jour de juin, il y a quatre ans déjà...

Une vraie bête furieuse. Le flot boueux est arrivé en rugissant, tout droit de la montagne. Le père, qui se méfiait depuis quelques jours, avait tiré le bateau en-deça du chemin de halage. Mais cette fois, la garce était ivre de rage... Elle a commencé par arracher la muraille du château, en amont du pont. Elle préleva son tribut dans la ville éventrée, douze habitants noyés.

Guilhem, quand il vit l'eau monter à cette vitesse effroyable, voulut sauver son bateau. Il tira comme un forcené, l'eau à la poitrine. La même hargne que le fleuve, la même envie de se battre...

Un méchant tronc de peuplier lui cassa les reins. Il fut emporté, déchiqueté contre les piles du pont qui s'écroulait.

Ce jour-là, Bertrand était de garde aux prés communaux, sous une pluie battante...

- Garce ! Garce que tu es ! Aussi garce qu'une femme, grince-t-il entre ses dents.

Une femme...

Le mot lui fait tourner les yeux au sud, vers la ville. L'aube dévoile maintenant le sommet des trois tours crénelées qui dominent la berge. La muraille de briques et de cailloux est encore dans l'ombre. Le regard du nautonnier s'attarde, fouille...

Là, derrière est sa maison. La maison de Claire.

Noble Claire Baudon, aussi belle, aussi rouée que le fleuve. Insaisissable comme lui.

Claire, son autre Garonne...

Le jour se précise maintenant. En ce matin d'octobre de l'an de grâce 1427, Bertrand rêvasse.

Bertrand Savari, nautonnier de son état, songe aux deux passions qui partagent son âme : un fleuve et une femme.

Aussi imprévisibles l'un que l'autre.

Bertrand secoue sa rêverie et ses yeux gris se plissent d'espoir. Pauvre pont de caillasse et de bois. Comment pourrais-tu résister à la sorcière ? Il y a trois jours, la deuxième pile a faibli. Les pieux énormes plantés dans le courant ont bougé. Déjà, les charrettes ne s'aventurent plus qu'avec prudence. Les rouliers hésitent, et beaucoup choisissent le bateau. L' œil exercé du passeur remarque la gîte imperceptible des

piles du milieu, les petits coups de boutoir au ras de l'eau :

- Toi, mon gaillard, tu ne tiendras pas jusqu'à la Saint-Luc. Pas un fustier à la ronde ne pourra te redresser avant la foire... Faudra bien qu'ils y viennent, alors, dans ma barcasse... Mais par Saint-Martin, qu'il fait froid !

Il serre ses bras autour de lui et se prépare à rentrer dans la cabane.

- Oh ! Savari !

Bertrand s'arrête sur le seuil :

- C'est toi, Arnaud ? Déjà à la barre ?

- C'est mardi aujourd'hui, jour de marché... et les marchands sont matinaux. Faut que je sois prêt. Et toi, tu ne fais pas de traversées, ce matin ?

- Si. Je prendrai ceux que tu me laisseras, réplique Bertrand, mi-figue mi-raisin. Mais fais bien payer aujourd'hui, receveur, parce que demain...

- Quoi demain ?

- Demain, tu risques de rester à la maison...

- Hé ! Et pourquoi ça ? demande Arnaud, déjà alarmé.

C'est qu'il y tient, Arnaud-le-débonnaire, à sa charge de Receveur des Droits de Barre pour le

compte des consuls. Il l'a achetée à la Saint-Jean. Elle ne rapporte pas trop, en temps normal. Il espère beaucoup de la Saint-Luc prochaine, quand l'élection des nouveaux consuls attirera du monde.

Mais il attend surtout la foire de la Saint-Martin qui dure trois jours entiers. La foule. Des gens venant de partout, dont beaucoup devront passer sur le pont. Une rentrée de péages florissante...

Alors, qu'est-ce qu'il raconte, le Savari ? Rester à la maison ??

- Demain, poursuit le nautonnier, ceux qui voudront passer sur un pont... peut-être bien qu'il leur faudra aller le passer à Toulouse...

Arnaud reste trois secondes tout ébahi. Il ne veut pas comprendre, repousse l'idée qui le taraudait déjà, sans se l'avouer. Batelier du diable !

Il regarde le pont, sa voix s'altère :

- Tu crois ? Il va lâcher ?

Bertrand abaisse les coins de sa bouche, dubitatif :

- Qui sait ?

Et il éclate d'un rire sauvage, où perce toute la force de sa jeunesse. Il a vingt ans et un bateau. Il va redevenir bientôt le Maître du Passage. Lui seul, si Garonne le veut. A voir sa façon d'arrondir le dos, la sorcière se prépare à arracher l'épine de ses flancs.

Allez, ma garce ! Boute-le dehors !

Un camelot, sur l'autre rive, engage sa carriole sur le pont. Arnaud le receveur tourne alors les talons. Son pas s'est alourdi. Il ne rentre pas comme d'habitude dans la baraque de péage. Il reste là, près de la barrière frappée de fleurs de lis qui ferme l'entrée. A observer anxieusement le tablier pour y déceler une faiblesse.

Bertrand le suit un instant des yeux puis, redevenu songeur, retourne dans sa cabane. Il tire d'un coffre un reste de platée de fèves, coupe une tranche de pain bis et s'assoit à la table, près de la paillasse. Il beurre le pain avec les fèves, mange lentement, le regard ailleurs. Il sort du coffre une écuelle de lait quand quelqu'un l'appelle, de très loin :

- Hoo ! Sa-va-ri ! SA-VA-RI !

Il boit rapidement, s'essuie la bouche d'un revers de main et sort.

Le jour est levé maintenant. Sur le seuil, Bertrand reçoit en plein visage les rayons rasants du soleil. Les premiers rayons, les plus mauvais. Ils viennent de la rive droite, du sommet de la colline surplombant le fleuve. Ils giclent dans le courant, où ils rebondissent.

Les matins de soleil, la garce joue à vous brûler la rétine.

Les derniers pans d'ombre brumeuse se désagrègent entre les peupliers d'en face. Une forme sombre le

hèle, qu'il distingue mal dans cette éblouissance :

- Sa-va-ri ! Viens pren-dre mes char-rettes !

Bertrand se dirige vers la berge. Au passage, il vérifie la corde qu'il a retendue voici deux jours. Une fameuse idée, cette corde. Fixée à un solide pieu de chêne, de chaque côté du fleuve. Le travail de son père... Quelle méchante traversée, quand elle a cassé ! Le grand bateau, en plus, avec deux charrettes de bois à bord, et les attelages qui ont pris peur. Ça a failli mal tourner. Heureusement que Bertrand connaît son affaire. Chaque remous, chaque banc de sable, chaque courant, il les a dans la tête. Et malgré ça, cette garce les a entraînés jusqu' à plus de deux lieues en aval.

Mais il l'avait eue ! Il avait traversé avec tout son chargement !

A ce souvenir, une lueur de plaisir éclaire ses yeux gris, tandis qu'il saute dans le grand bac. L'amarre est décrochée vivement. Le premier coup de perche contre la rive, et la grande barque plate s'éloigne déjà.

Maintenant, Bertrand Savari est chez lui. Il aime plonger sa perche et donner l'impulsion d'un mouvement coulé du bras. Il aime sentir l'eau sous ses pieds, entendre broncher le bateau aux passages difficiles. Il aime sa sorcière, ce corps à corps avec le fleuve. La brume qui couvre l'eau certains matins ; le soleil qui reflète mille miroirs changeants, au point qu'à l'aller il faut plisser les yeux ; et même cette eau

jaune qui certains jours charrie des mystères...

Il jette un œil méchant au pont en aval de sa barque :

- Pount det Diablé ! Deux sous que tu tombes avant une semaine !

D'un coup de bras vigoureux, il enlève sa barque rageusement.

Quelques instants plus tard, il accoste au ponton qu'il a construit lui-même :

- Tiens, maître Anthelme ! On n'a pas confiance dans le pont ?

- Tu sais, Savari, mes charrettes sont pleines de fûts de vin pour la garnison du château. Et tu connais le pont comme moi...

- Les soldats ne goûteraient guère leur vin coupé d'eau, c'est ça ?

- C'est ça, dit maître Anthelme en faisant avancer ses bœufs sur le pont du bac. Alors, hein, que les barriques arrivent entières, et le vin pur, de l'autre côté !

- N'ayez crainte. C'est plus sûr ici que sur les chemins...

Ainsi vont les journées du nautonnier.

Dès que le soir tombe sur le fleuve, Bertrand amarre solidement ses bateaux et regagne la cabane.

En quelques gestes rapides, il fait une toilette sommaire dans le cuveau de bois devant la porte, avale un bout de pain et de lard, puis entreprend de ranger la cabane. C'est vite fait, Bertrand possède peu de choses. Enfin il sort sur le seuil et attend, le nez dans les étoiles naissantes.

Ce soir, il attend sa belle.

Claire va venir.

Son lourdaud de mari, le sergent royal Jehan Baudon est en affaire à Toulouse, avec un conseiller au Parlement. Il ne rentrera que le lendemain, leur offrant ainsi une nouvelle nuit d'amour.

Bertrand revoit en pensée leurs étreintes passées, le corps ardent de sa maîtresse, ses courbes tièdes et sa peau sucrée. Claire est jeune et belle. On l'a mariée à un militaire rustaud, plus préoccupé de sa carrière que du bonheur de sa femme. Elle est sevrée d'amour. Sa nature passionnée en a souffert, jusqu'au moment où elle a rencontré Bertrand, il y a quelques mois, sur la place du marché. Depuis lors, elle vient le retrouver à chaque absence de son mari. Elle s'échappe par une poterne et ne rentre qu'au matin.

L'aime-t-il ? Oui, sans doute... comme il aime la Garonne...

Ils ont décidé de partir ensemble, par le fleuve. Mais il

faut d'abord que Bertrand mette un peu d'argent de côté, pour s' installer ailleurs.

Et Claire s' impatiente, supporte mal ces étreintes cachées. Elle veut aimer Bertrand au grand jour, dans une autre ville...

Par Saint-Martin ! Si ce maudit pont s'écroulait, comme ses prédécesseurs ! Il aurait vite fait de gagner le prix de leur aventure...

Mais il faut attendre, malgré l'envie de partir qu'elle lui a communiquée.

La nuit est noire maintenant. Claire ne va pas tarder. Bertrand scrute le sentier.

Son sang s'échauffe de l'attente.

Oui, il l'aime sans doute... et surtout il la désire, de tout son être.

Un bruissement dans l'herbe. Claire arrive. Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre, pressés, avides. Ils entrent enlacés dans la cabane. A la lueur du feu et d'une maigre chandelle, le corps doré de Claire fait oublier à Bertrand la pauvreté de sa maison. Pourtant, tandis qu'elle ôte sa robe de drap d'Espagne, il regrette comme chaque fois de ne pas avoir d'écrin à la mesure de ce joyau. Il fond devant la douceur de ses hanches, la fermeté de sa poitrine...

Leur étreinte dure longtemps, tantôt farouche, tantôt douce comme la rosée. Claire est une fière amante et Bertrand ardent chevalier d'amour...

La chandelle est morte depuis belle lurette quand leurs corps repus se retrouvent côte à côte sur la paillasse. Claire caresse dans le noir le bras de son amant :

- Je veux partir avec toi. Je veux quitter ce pays, ma maison, ces gens... Partons, Bertrand, emmène-moi.

- Claire, je t'en prie, chuchote-t-il. Ne recommence pas, nous en avons déjà parlé. Nous partirons, mais sois patiente. Il faut que je gagne un peu d'argent d'abord. Et avec ce damné pont...

Bertrand se lève. L'évocation du pont gâte son plaisir. Il furète à la recherche d'un morceau de chandelle. Il l'allume à une braise, sous la cendre. Puis il revient auprès de Claire.

La lueur fumeuse fait danser des ombres sur son nombril. Elle murmure, d'un ton hésitant :

- Bertrand, mon amour, j'ai un aveu à te faire...

Il l'embrasse légèrement, en manière d' invite.

- Le pont va tomber bientôt.

Il se redresse sur un coude, étonné :

- Qu'en sais-tu ?

- J'ai fait en sorte qu'il tombe...

Interloqué, Bertrand s'assied sur le lit :

- Mais qu'est-ce que tu dis, Claire ? Je ne comprends

pas.

- Tu m'as dit toi-même assez souvent qu'il nous faut de l'argent pour partir d'ici, et tu ne veux pas du mien ! Or, le pont t'empêche de faire beaucoup de traversées. S'il reste debout, on ne pourra jamais partir ! Et je t'aime, Bertrand, je veux t'avoir tous les jours près de moi. Je veux partir avec toi, ajoute-t-elle en s'accrochant à lui.

Puis, se recouchant, d'une voix décidée :

- Alors je détruis le pont.

Bertrand n'en croit pas ses oreilles :

- Mais comment... comment fais-tu ? balbutie-t-il.

- J'ai trouvé des gens qui s'en chargent.

- Qui ? Réponds-moi, QUI ?

- Les lépreux de la maladrerie. Ils sont sans ressources et prêts à tout pour quelques deniers.

- Tu es folle. Complètement folle.

- C'est parce que je t'aime, plaide-t-elle.

Tu m'as dit qu'en six mois, s'il n'y avait plus de pont, tu gagnerais assez pour partir...

- Mais je ne t'ai pas dit de le faire tomber ! S'ils sont découverts, le juge te fera pendre, Claire, y as-tu songé ?

- J'en ai assez de nos amours à la sauvette. Je veux t'aimer à l'air libre, loin d'ici.

- Mais comment font-ils, les lépreux ?

- Heu... Et bien... voilà... Ils utilisent ton bateau. Ils font ça la nuit. Ils doivent y être en ce moment. Ils descellent des cailloux sur les piles, qu'ils remettent en place pour masquer leur travail...

Bertrand est abasourdi.

Puis la fureur le fait se redresser. Nu au milieu de la pièce, il éclate :

- QUOI ? MON BATEAU ? Des lépreux sur mon bateau ? Hil dé puto, mais c'est pas vrai !

Il saisit son pantalon, sa chemise, s'habille en un tournemain.

- Où vas-tu ? Bertrand, où vas-tu ?

- Récupérer mon bateau, tiens ! Je veux que les rufatz sortent de mon bateau ! Mais qu'est-ce qui t'est passé par la tête, bon dieu !

Il claque rageusement la porte. Claire se met à pleurer.

Dehors, les nuages cachent la lune, mais l'obscurité ne gêne pas beaucoup Bertrand.

Après avoir constaté que le grand bac, en effet, n'est plus là, il décroche la barque à piétons et s' élance sur la Garonne.

Elle a monté dans la nuit, les flots ont pris de la violence.

Bertrand arrive bientôt au milieu du passage, là où le courant est le plus fort. Dans la pénombre, il distingue la masse plus noire du grand bac, à six ou sept toises, retenu par la corde au filin qui traverse le fleuve. Des formes vagues se déplacent sur le pont du bateau accosté à la troisième pile du pont.

Les rufatz sont au travail. Le grondement des eaux étouffe le bruit de leur sabotage.

Voir des gens sur son bateau aiguise la colère du passeur.

Il saisit fermement la corde du grand bac et commence à haler. Les formes, surprises, se retournent. Un rayon de lune reflété par les vagues éclaircit un moment leurs visages. Bertrand a un frisson. La terreur ancestrale le fait hésiter.

Mais, par Saint-Martin, personne n'a le droit de toucher à son bateau !

Il s' arc-boute rageusement et tire de toutes ses forces. Sa propre barque oscille dangereusement et manque le jeter à bas. Mais il a ramené le bac de deux cannes au moins. La colère décuple son ardeur et il tire, tire...

Là-bas, les formes sombres ont rabattu les capuches et restent immobiles, se tenant aux plats-bords.

Bertrand serre les dents, s' agrippe au cordage, gagne encore quelques pieds.

Le grand bac n'est plus qu'à trois toises de lui. Un dernier coup et il pourra récupérer son bateau. Il se penche plus encore, les bras noués par l'effort.

Mais soudain la corde retenant sa propre embarcation, tendue à l'extrême par le poids des deux bacs, casse d'un seul coup.

Bertrand déséquilibré tombe brutalement en arrière et s'affale.

Sa tête heurte violemment le fond du bateau. La barque est emportée en quelques secondes et se fracasse sur la pile du pont. Le corps désarticulé de Bertrand est projeté en l'air et retombe dans les flots boueux, où il disparaît quasi instantanément.

Le grand bac dont la corde a lâché à son tour, racle la pile par babord, se met à tanguer, puis passe miraculeusement sous l'arche en prenant de la vitesse. Sans un cri, le bateau s'enfonce dans la nuit, à la dérive.

Les gardes du pont, alertés par le fracas, arrivent en courant et se penchent sur le parapet. Mais tout est déjà fini.

Quelques épaves finissent de tournoyer et, prises par le courant, s'échappent dans l'obscurité.

Claire aussi a entendu.

A l' instant du choc, un grand vide s'est fait en elle. Recroquevillée sur la paillasse, elle a attendu le retour de son amant.

Au fil des heures, la certitude a envahi son cœur.

Elle ne reverra plus Bertrand, elle en est sûre maintenant.

Elle a pleuré en silence, guettant un pas malgré tout. Elle a fini par s'endormir d'épuisement.

Au matin, le soleil filtrant par une fente du toit l'a réveillée. Elle tremble de fièvre. La pénible nuit a noué ses muscles, une douleur dans la poitrine la fait gémir.

C'est en remettant de l'ordre dans son corsage froissé qu'elle remarque les deux taches blanches sur son épaule.

La lèpre.

La Garonne en crue emporta le pont deux jours plus tard, dans un épouvantable vacarme, le 10 octobre 1427.

FIN

Merci pour votre lecture.

Vous pouvez maintenant :

- Donner votre avis à propos de cette œuvre
- Découvrir d'autres œuvres du même auteur
- Découvrir d'autres oeuvres dans notre catalogue « Nouvelles »

Ou tout simplement nous rendre visite :
www.atramenta.net

Suivez-nous sur Facebook :
https://www.facebook.com/atramenta.net